

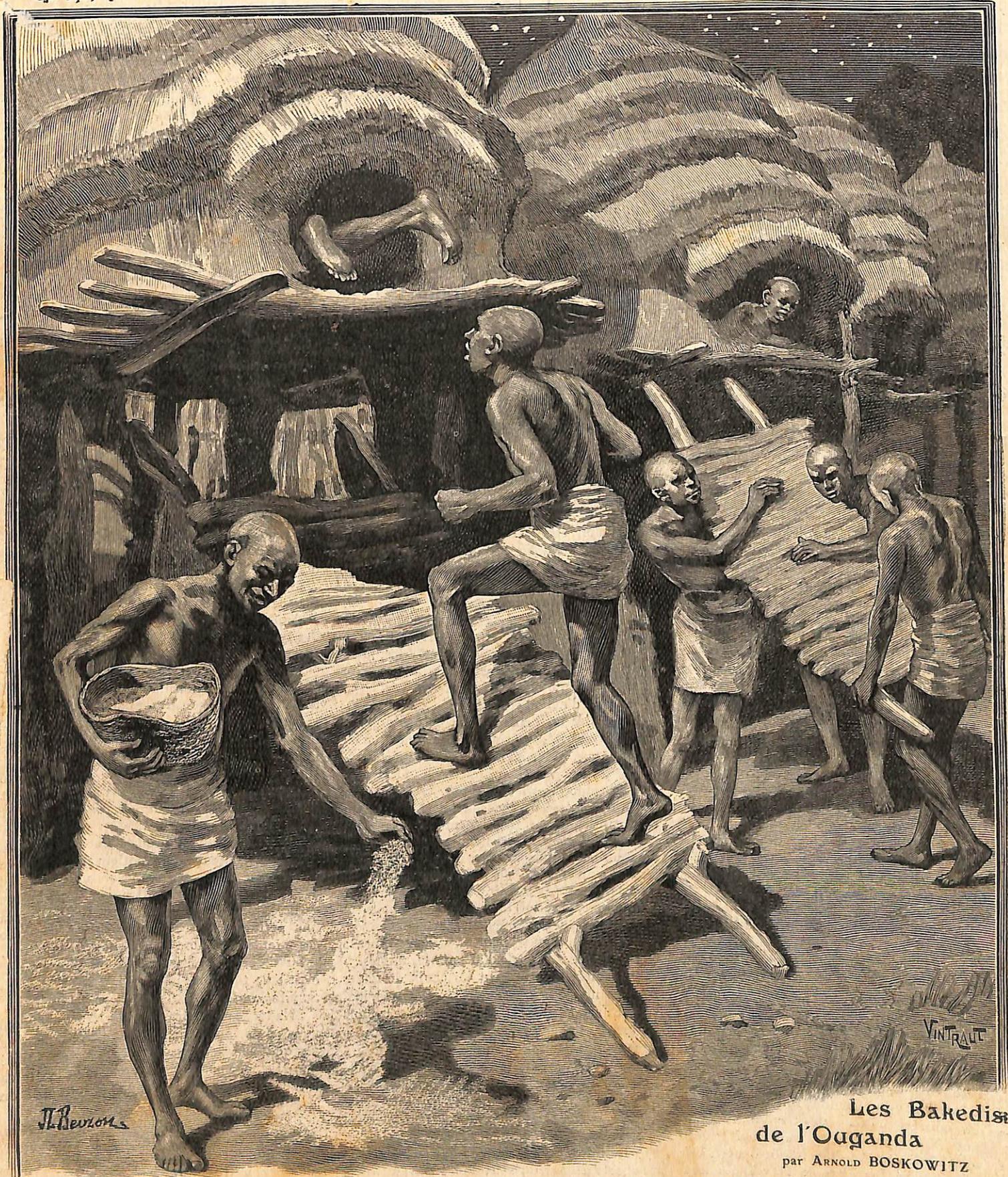
Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre. PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



J. Reuzon

VINTRAUT

Les Bakedisi de l'Ouganda

par ARNOLD BOSKOWITZ

Les jeunes gens doivent passer la nuit dans des huttes spéciales. Des cendres jetées tout autour révéleraient l'empreinte de leurs pas s'ils trahissaient la consigne.

N° 762.
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel
 dans lequel paraît un récit complet inédit **L'Énigme d'un Parc d'Autruches** Prime Gratuite offerte à tous les Lecteurs
 par ANDRÉ REUZE

N° 1774
de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger..... 3 fr.

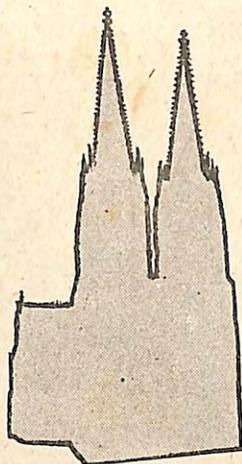
SIX MOIS
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

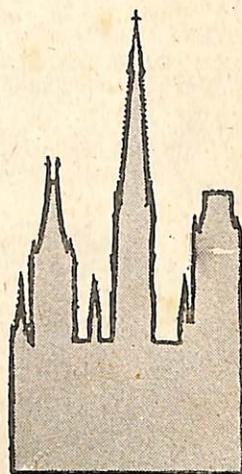
CONCOURS DE JUILLET

LES SILHOUETTES de CATHÉDRALES DEUXIÈME SÉRIE



Tour à tour, nous faisons défiler sous vos yeux, chers lecteurs, des silhouettes représentant dix cathédrales des plus connues et les plus réputées. Quelles sont celles que l'on voit ici? Les réponses à chacune des cinq séries devront être libellées ainsi :

1^{re} SÉRIE : — Ces deux cathédrales sont celles de (telle et telle ville), et ainsi de suite pour les autres séries.



Prime à nos Abonnés

Tout abonnement ou réabonnement de six mois ou d'un an donne droit à une magnifique prime gratuite : *Les Records du Monde* captivant album illustré en couleurs, donnant en une succession de pages animées les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples.

En raison du grand succès obtenu par cette prime et de son tirage limité, il ne nous en reste plus qu'un petit nombre aussi engageons nous ceux de nos abonnés qui ne l'ont pas encore reçue à renouveler leur abonnement dès maintenant car dans quelques semaines il ne nous sera plus possible de la leur offrir.

MARCHE A SUIVRE

Ce concours comportera cinq séries. Les solutions de ces cinq séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 7 août 1911. Les concurrents devront coller en tête de leurs

solutions une bande d'abonnement ou les cinq bons de Concours publiés en bas de nos numéros de juillet, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Service des concours du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Le palmarès et les solutions de ce concours seront publiés dans le numéro du 10 septembre. Nous prions instamment nos lecteurs de n'adresser à M. Henri BERNARD ni envoi recommandé, ni mandat-poste ni correspondance étrangère aux concours.

L'AVENIR DE LA FRANCE

Le "Journal des Voyages" et la "Ligue d'Éducation Nationale"

De quoi dépend l'avenir de notre pays? De la valeur de la génération actuelle et par conséquent de la façon dont nous aurons su la préparer aux grandes tâches de demain.

Cet important problème de la formation de citoyens énergiques et honnêtes, propres à devenir des hommes d'action dans toutes les branches d'activité humaine, notre voisine, l'Angleterre, vient de lui donner une solution que le *Journal des Voyages* a rappelée dans ses derniers numéros.

Le général Baden Powell, illustre par la défense de la place de Mafeking au Transvaal, a créé l'organisation des boys scouts qui, en deux années, a enrôlé 300,000 jeunes gens en Grande-Bretagne, s'est étendue à toutes ses colonies, a été imitée par les États-Unis, l'Allemagne, la Hollande, le Chili, l'Argentine, le Brésil, la Russie, l'Italie.

Est-il possible de créer en France un mouvement, une organisation analogues?

C'est ce que veut tenter de réaliser un comité qui a à sa tête le baron Pierre de Coubertin, l'actif et dévoué président de la Société des sports populaires, dont M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, est président d'honneur. On y trouve les noms de MM. le vice-amiral Bayle, le lieutenant-colonel Rousset, M. Morlet, proviseur honoraire; le commandant Malo-Lefèvre, directeur de la *Ligue maritime française*; Bertier, directeur de l'école des Roches et président de la section française du Comité international du « New educational movement »; André Chéradame, Young, président du « Camping Club français » le lieutenant de vaisseau Benoît, qui est allé étudier sur place le fonctionnement des *Scouts Boys*; Paul Charpentier, directeur du *Journal des Voyages*, etc. De tels parrainages indiquent, sans qu'il soit besoin d'insister, la portée et le caractère du mouve-

ment qu'on essaye de créer. Ce Comité fait appel à tous les bons Français, à tous ceux qu'intéressent la consolidation et la mise en valeur de notre race, à tous ceux qui ont à cœur la grandeur de la patrie.

La « Ligue d'éducation nationale » n'entend nullement copier l'Angleterre, ni même lui emprunter servilement ses méthodes, mais seulement s'inspirer de celles-ci, et en faire ensuite quelque chose de bien français.

Son plan d'action consiste à :

1^o Publier un manuel qui servira de guide aux instructeurs volontaires qui, nous n'en doutons pas, se trouvent nombreux pour commencer, leur propre initiative, la formation d'une troupe dans leur localité, fut-elle composée de seulement trois adolescents. Ce manuel contiendra des renseignements précis qui permettront à l'instructeur d'organiser sa troupe sans hésitation. Il comprendra :

A. La partie morale : Développement du caractère et de la volonté, de la persévérance, du courage, basé sur le culte de l'honneur, la fidélité à la parole donnée, le loyalisme envers la Patrie, le développement des sentiments chevaleresques, le désir d'assister les faibles.

Il contiendra également un choix de hauts faits de notre vie nationale et de notre histoire coloniale, non pas les grands faits connus de tout le monde, mais ces actes individuels dont notre histoire fourmille, exemples d'héroïsme et d'esprit de ressources où peut s'alimenter de nouveau l'ardeur entreprenante de la France.

B. La partie pratique : Exposé des méthodes à employer pour faire de l'enfant ce qu'on appelle un débrouillard, connaissance de tous les sports utilitaires, sauvetage, travaux manuels, complété par le développement des facultés d'observation rapide.

Et surtout, multiples détails précis et pratiques sur l'organisation de la vie de campe-

ment qui développe l'enfant physiquement et éveille chez lui au plus haut degré le sentiment de solidarité;

2^o Par une propagande persévérante sous forme d'articles ou de conférences, éveiller notre pays à la nécessité de compléter l'éducation des lycées, collèges et écoles, par une véritable éducation virile.

Et surtout, par cette propagande, déterminer chez un grand nombre d'adultes de bonne volonté le désir de constituer par eux-mêmes une troupe, fût-elle seulement composée de trois enfants et de l'instruire en prenant pour guide le manuel.

Que doit donc faire l'homme de bonne volonté qui, ayant entendu notre appel et approuvant le plan de la *Ligue d'éducation nationale*, veut participer à sa réalisation.

Entrer en relation avec la Ligue, écrire à son secrétaire général, M. Rodriguez, 29, rue de Provence à Paris, pour recevoir une première orientation, puis se mettre courageusement à l'œuvre. Guidé par le manuel, il formera une petite troupe et commencera à instruire ces enfants en dehors de leurs heures de classe.

Susciter, guider, soutenir de telles initiatives, c'est là la tâche et l'idéal de la *Ligue d'éducation nationale*.

Si la tâche persévérante de former une troupe vous semble au-dessus de vos forces, ne croyez pas que vous ne puissiez être d'aucune utilité à la Ligue. Vous pouvez prendre en main sa cause, soutenir sa propagande par la plume, ou la parole.

Et même si cet apostolat est trop pour vous, vous pouvez simplement, dans votre sympathie, nous écrire, nous dire que de cœur vous soutenez notre effort. Un tel encouragement sera pour nous aussi précieux que des aides matériels, car il nous fera sentir que notre œuvre trouve un écho dans les sentiments profonds de tous les Français.

Les Peuplades Étrangères

Les Bakédis de l'Ouganda

En Afrique, dans le Nord de l'Ouganda, s'étend le lac Kindja que le Nil traverse en sortant du grand lac Victoria-Nyaiza. Des bords du lac Kindja, jusqu'au pied du mont Elgon, dans un pays fertile et boisé, vit une peuplade étrange et sauvage, appelée Bakédi par les autres tribus. Elle-même s'appelle Lango. Peu d'Européens ont, jusqu'à présent, pénétré dans cette contrée : une vingtaine peut-être. Parmi eux se trouve le missionnaire Buckley, qui en est revenu récemment. Il est, du reste, le premier voyageur qui rapporte des informations précises sur cette race singulière. Ces informations ne sont pas seulement précises; mais aussi fort curieuses et fort intéressantes.

Les Bakédis, hommes, femmes, enfants, vont entièrement nus et sont aussi fiers de leur native nudité que la gent européenne de ses lourdes enveloppes. Ils affirment qu'il est absolument ridicule de s'en affubler. On voit bien que ces heureux mortels ne connaissent pas la douloureuse morsure du froid.

Leurs maisons s'arrondissent comme des ruches d'abeilles. La charpente en est formée de grosses perches, de branchages et d'herbe sèche, le tout cimenté par de la terre glaise et agrémenté de vase épaisse.

Le toit descend jusqu'à un mètre environ du sol, et la porte n'a guère plus d'un mètre environ de hauteur. Quant à la maison elle-même, son diamètre ne dépasse jamais cinq mètres.

Le Bakédi, lorsqu'il n'a qu'une seule femme, vit avec femme et enfants, dans sa ruche qui est quelquefois divisée en deux chambres par une claire-voie. Mais il est rare qu'il se contente d'une seule compagne; et alors, pour chaque nouvelle épouse, il construit une maison nouvelle. Certains personnages d'importance ont bâti ainsi des villages pour abriter leurs femmes, et vont, au gré de leur caprice, habiter tantôt dans l'une ou l'autre ruche.

Le plus souvent, néanmoins, chaque village compte plusieurs centaines de foyers distincts.

Les Bakédis sont grands, élancés, et leur bravoure les rend redoutables aux autres tribus de la région. Bien que, chez eux, ils dédaignent de porter des vêtements, ils consentent cependant sans difficulté à se vêtir légèrement quand ils franchissent le pays natal. Au reste, ils ont l'esprit ouvert, et M. Buckley incline même à penser qu'ils

sont la race la plus intelligente de l'Ouganda. Quelques traits de mœurs semblent étayer l'opinion de ce voyageur.

Voici, par exemple, leurs villages. Ils sont tous entourés d'une clôture de cactus destinés à les protéger contre les bêtes sauvages et contre l'ennemi. Cela se rencontre à peu près partout dans l'Afrique centrale. Mais voici ce qui ne saurait se rencontrer ailleurs : après cette première enceinte, vient une seconde, moins grande quoique aussi étroitement hérissée de cactus. Savez-vous à quoi elle est destinée? A servir de refuge aux maris quand leurs belles-mères les harcèlent et les serrent de trop près. Cet enclos témoigne, il est vrai, de l'intelligente prévoyance des Bakédis, mais il prouve aussi que leur bravoure si vantée ne tient pas devant pareils assauts.

Voici une autre coutume qui, peut-être, montre mieux encore combien délicate et railleuse est leur intelligence; toutes les jeunes filles du village, dès que le soleil se couche, sont conduites dans une maison commune, où elles passent la nuit. Autour de la maison, on jette de la cendre, de sorte que si une de ces jeunes femmes sortait, l'empreinte de ses pas la trahirait.

De même, sur un terrain élevé, on construit une maison pour les jeunes gens et les hommes non mariés, où ils sont tenus de passer la nuit. Cette maison, qui se trouve toujours en dehors de l'enceinte du village, est d'un accès difficile, si bien que pour y entrer les célibataires se servent d'échelles. Dès qu'ils sont tous enfermés dans la hutte, on entoure celle-ci d'une couche de cendre, comme on avait fait après avoir enfermé les jeunes femmes dans leur dortoir.

Les Bakédis vivent par petites tribus ou plutôt par familles. De plus, leurs besoins sont fort limités : ils cherchent à produire les grains nécessaires à leur alimentation et s'en contentent. S'ils en ont trop, ils vont le vendre aux petites factoreries tenues par des commerçants indiens ou baloutches et souvent ils se font payer en alcool dont ils s'enivrent volontiers.

Les cultures des Bakédis sont très variées et fort bien tenues. L'un des gouverneurs de la colonie anglaise de l'Ouganda, M. Bell, a observé là pour la première fois que les hommes aidaient les femmes dans le travail des champs et ce fonctionnaire, qui connaît bien la paresse habituelle du noir, en a conclu que ce pays deviendrait très riche au point de vue agricole.

ARNOLD BOSCOWITZ.

Une Ruse de Guerre

Les Contrebandiers du Golfe Persique

Les Anglais ne permettent pas aux indigènes de leur vaste empire asiatique de posséder des armes de guerre. Les seules armes à feu qu'ils soient autorisés à acheter sont de mauvais fusils à capsule que nos chasseurs de perdreaux seraient honteux d'exhiber.

Mais, si la plupart des Hindous ne souffrent pas de ce système, les belliqueuses tribus qui peuplent les frontières de l'Ouest et du Nord-Ouest de l'Inde n'acceptent pas sans protester un régime dont leur humeur guerrière ne saurait s'accommoder.

Aussi, sont-elles toujours prêtes à accueillir à bras ouverts les aventuriers assez hardis pour tromper la vigilance britannique et introduire clandestinement des armes modernes.

Ce commerce fut longtemps florissant. Un fusil acheté 50 ou 60 francs en France ou en Belgique en vaut 160 dès qu'il est déposé sur le quai du Muscat. Débarqué sur le littoral du Bélouchistan, il voit se quadrupler sa valeur. Enfin, s'il atteint les montagnes qui séparent l'Inde de l'Afghanistan, il trouve facilement acquéreur pour 800 ou 1,000 francs!

Foulant aux pieds tout patriotisme, les manufactures anglaises s'entendaient habilement à expédier des quantités d'armes et de munitions sur la côte orientale de l'Arabie.

Aussi le gouvernement anglais a-t-il interdit cette exportation, sous les peines les plus sévères. Jour et nuit, le golfe Persique est sillonné sans cesse, par de petits navires de guerre anglais qui sont sans pitié pour les voiliers suspects. Tout bateau convaincu de receler dans ses flancs des fusils et des munitions est brûlé!

Ce sont surtout des Afghans qui se chargent de cette contrebande. Aussi, les navires anglais ont-ils, recours à une ruse qui réussit presque toujours. Dès qu'une voile apparaît à l'horizon, le navire détache une chaloupe à bord de laquelle se trouve toujours un interprète familier avec le *puchtu*, la langue de Afghans de la frontière.

Dès que la chaloupe accoste le *dhow* (voilier arabe) l'interprète insulte l'équipage en *puchtu*. Si un des passagers fait un geste de colère, c'est qu'il a compris l'insulte.

Donc, il est Afghan! Donc, le voilier est suspect!

A. LEBLANC.

DANS HUIT JOURS

le Journal des Voyages commencera la publication d'un grand récit de mœurs africaines :

La Vengeance de Lia G. NOHMANT

véritable roman vécu qui ne mettra en scène que des nègres, évoluant et agissant dans leur milieu, avec leur mentalité propre, avec des détails exacts sur leurs coutumes et leur caractère. Reposant sur une base rigoureusement historique, ce récit, dont la plupart des personnages sont encore vivants, offrira, en raison de sa documentation toute particulière, un intérêt exceptionnel. Accompagné de dessins de Paule CRAMPEL et de photographies de l'auteur — qui est un colonial distingué et a vécu pendant plus de seize ans parmi les indigènes — il donnera une idée précise de la vie africaine et de l'âme noire.

LES INDUSTRIES PITTORESQUES
UNE
CORDERIE CHINOISE

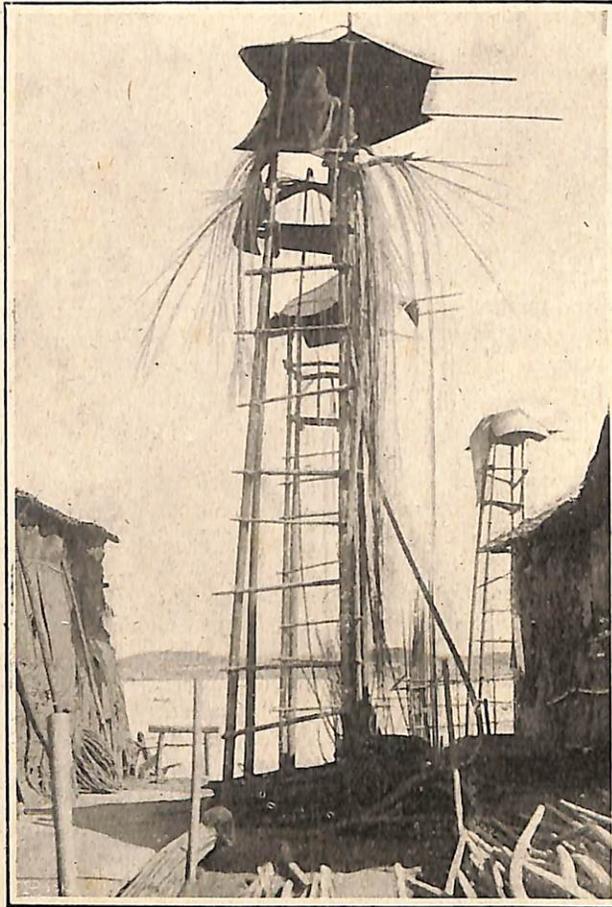
Bien que l'industrie chinoise se modernise peu à peu, il faudra encore du temps avant que la machine triomphe là-bas du travail manuel.

Il est d'ailleurs des cas où son emploi n'est guère possible. C'est ainsi que pour le décortiquage et le rouissage des tiges de ramie, plante textile dont les Chinois font des tissus brillants et de fines cordelettes très résistantes trois fois supérieures à celles de chanvre, on n'a encore rien trouvé de mieux que le travail fait à la main par les femmes et les enfants.

Le cordier chinois possède une bien curieuse installation. Au lieu de travailler horizontalement, comme cela se pratique généralement, c'est verticalement qu'il opère, laissant pendre sa corde, à mesure qu'il la tourne, du haut d'un léger édifice de bambou, analogue aux miradors qui servent de postes d'observation dans la brousse et à l'aide duquel il peut grimper à son ouvrage, sans échelle.

Abrité du soleil par une petite toiture légère faite d'une simple natte, l'ouvrier peut se livrer tranquillement à sa petite industrie.

De sa fabrique sortent des cordes de chanvre aussi finies que celles produites par les



Le cordier chinois, à l'inverse des autres, étend sa corde verticalement. Perché sur un mirador, il s'abrite du soleil par une simple natte et procède tranquillement à sa modeste industrie.

usines européennes, des filins de jute et de chanvre mélangés, même des cordages obtenus avec l'écorce du bambou. C. V.

En Colombie Britannique

Le Paradis des Pêcheurs



SAUMONS DANS UN RAPIDE

Voici une photographie qui fait honneur à son auteur, car il faut une belle vivacité pour surprendre avec l'objectif des poissons aussi rapides que des saumons. Les bonds qu'ils exécutent hors de l'eau sont extraordinaires et ils possèdent à ce point le goût des voyages qu'ils n'hésitent pas à se lancer dans les passages les plus difficiles, bondissant dans les cascades comme de véritables acrobates. Malheureusement pour le saumon, ces sauts hors de l'élément liquide lui sont quelquefois fatals. Le chasseur est là, sur la rive, dont la carabine, ou même l'arc comme en Écosse, sont aussi prompts que l'objectif du photographe. A. R.

Chez les Papous anthropophages

Le Secret de l'Île Bleue

Par JULES LERMINA

CHAPITRE IV

Un lâche. (Suite.)

MYRGAS était resté immobile, comme médusé.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, grand, mince, au teint légèrement basané, type du Levantin, avec de grands yeux gris qu'il savait éclairer, quand il le voulait, d'une lueur féline et prenante. Mais quand il ne s'observait pas, comme en ce moment, la mâchoire, les yeux, tout rappelait la physionomie d'une bête mauvaise et traîtresse...

Fixé à Melbourne depuis quelques années, venu on ne savait trop d'où — d'Asie-Mineure, affirmait-il — de Smyrne ou de Chio — il avait utilisé un certain talent de musicien, pianiste, assez joli chanteur et la voix passionnée dont il détaillait la romance lui avait valu dans les milieux mondains une certaine curiosité.

Peu à peu, on lui avait témoigné quelque confiance et il avait été admis dans les meilleures familles comme professeur.

Jouant le plus souvent la mélancolie, il intéressait les dames sensibles; mais, malgré tout, la fortune ne venait pas. Dans cette âme vile, les colères, les rancunes s'amassaient... Comme, volontiers, il eût commis quelque mauvaise action qui l'eût enrichi d'un seul coup!

Voici cependant que le hasard d'une rencontre, l'occasion d'un accompagnement de piano l'avaient rapproché de Lucy Moore, un peu sentimentale, naïve, bonne, qui s'était prise de sympathie pour cet artiste — ou cru tel — qui se posait en victime du sort et savait lancer des regards si langoureux.

Le docteur l'avait accueilli, parce qu'il ne savait rien refuser à sa fille, et insensiblement Myrgas était devenu l'hôte de la maison, le cavalier de Lucy qu'il accompagnait en ses promenades, au théâtre, au concert.

Et cette familiarité quotidienne avait fait naître en lui un projet éblouissant...

Le docteur Jack Moore était millionnaire...

Pourquoi n'épouserait-il pas cette riche héritière?

De la gêne où il se débattait, s'il s'élevait tout à coup, pour conquérir une fortune... Dolis Myrgas, l'ancien portefaix de Smyrne, devenu l'un des citoyens les plus cotés d'Australie!... Quel rêve!... Tout d'abord, il s'était comme effrayé de l'avoir conçu... et puis, peu à peu, il s'était habitué à en admettre la réalisation possible.

Et voici qu'un incident imprévu, stu-

pide, menaçait de compromettre, de ruiner un échafaudage si lentement, si habilement construit.

Frappé en plein visage par des injures qu'il n'avait pas su relever, il sentit tout à coup que, s'il ne payait pas d'audace, c'en était fini de toutes ses espérances.

Il rassembla toutes ses énergies, en un effort surhumain, et levant la tête, avec un regard de défi à tous ceux qui l'entouraient et ricanaient :

« Demain, je réglerai cette affaire... Je tiens mes insulteurs pour des misérables et je me vengerai d'eux... »

— Voyons, Myrgas, dit alors Cobbett, se rapprochant de lui, tu ferais mieux de t'aller coucher... il est des situations qu'il est préférable de ne point prolonger... et ici laisse-moi te dire que tu ne fais pas belle figure. »

En fait, ces paroles étaient prononcées d'un ton bourru, mais amical au fond.

Mais Myrgas n'attendait que l'occasion d'une revanche.

Celle-ci lui sembla propice :

« Que veux-tu dire, toi aussi? cria-t-il en tournant vers Cobbett son visage convulsé par la colère. Je n'ai pas de conseils à recevoir de toi... ni de personne. »

— Eh! mais, fit Cobbett en riant, il ne te manque plus que de me chercher querelle...

— Pourquoi pas? Crois-tu me faire peur?... »

— Non! continua le jeune homme sur le même ton, je ne suis pas un Dayak... »

A peine avait-il prononcé ces mots que Myrgas, saisissant son verre, le lui lançait au visage à la volée.

Cobbett, voyant le geste, avait fait un bond de côté.

Le verre alla se briser contre une colonnette. Mais c'en était trop.

On se jeta sur Myrgas en criant :

« A la porte! Dehors, le lâche!... »

Il voulut se débattre, mais vingt mains s'abattirent sur lui.

Saisi par les épaules, tiré par ses vêtements, le misérable fut entraîné et, finalement, la porte ouverte, il fut jeté dehors...

Et, encore une fois, la peur l'ayant saisi, il s'enfuit dans la nuit... mâchonnant des mots de haine et de vengeance...

CHAPITRE V

Une question qui paraît indiscrete

Quand Cardwell revint à lui, quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis le moment où il était tombé sous le couteau du Dayak.

Pendant ce long espace de temps, il avait été en proie à un engourdissement que secouaient de temps en temps des accès de fièvre terrible.

Le docteur Moore avait suivi minutieusement les instructions de son ami papou, et peu à peu le calme était revenu dans cet organisme déséquilibré par le terrible poison.

Il était enfin tombé dans un sommeil paisible et réparateur et quand il commença à se ressaisir, aux cauchemars de la fièvre, un calme complet avait succédé; tenant encore ses yeux fermés, il n'avait

mais, en somme, la voix était douce et le regard très bon.

« Où suis-je? fit-il de sa voix qui n'était pas encore affermie. »

— Dans la maison de Jack Moore, le grand médecin... »

Le jeune homme n'était pas depuis assez longtemps à Melbourne pour en connaître les célébrités. Le nom de Jack Moore ne lui suggérait aucune idée précise.

Cependant, ce mot de médecin le frappa :

« Ai-je donc été malade? demanda-t-il. »

— Malade?... Oh! massa, tout près de la mort... et sans mon bon maître, c'était fini et, vrai, g'aurait été dommage... un beau et brave garçon comme massa... »

En somme, elle n'était pas désagréable, cette négresse.

Ralph Cardwell ne reprit pas un sourire aimable et son visage s'épanouit.

« Voyons, ma belle rose noire, dit-il en lui rendant la monnaie de sa pièce, dis-moi pourquoi je suis ici... comment j'y suis venu... que m'est-il arrivé? »

Mais, au lieu de lui répondre, la négresse courut à la porte et criant de toute la force de ses poumons :

« Maître! Maître! Il parle, il questionne! Venez vite! »

On entendit une porte s'ouvrir, puis un pas précipité sur le tapis de l'escalier.

Jack Moore entra et courant au lit :

« Ah! mon ami, quelle joie!... Enfin, nous avons eu raison de cette maladie maudite! »

Il lui serrait les mains avec effusion, un peu fort.

Ralph le regardait avec surprise. Qu'était-ce donc que cet inconnu qui lui donnait de telles marques d'amitié, et surtout qu'avait-il fait pour les mériter?

Le souvenir s'obstinait à ne se point réveiller.

« Monsieur, dit-il, mais... je ne vous connais pas... je ne comprends pas... »

— Sachez seulement que vous êtes ici chez vous... que ma maison tout entière est à votre disposition... »

Et il ajouta :

« Ah! que ma fille sera heureuse! »

— Votre fille? demanda Ralph, quelque peu ahuri.

— Vous ne vous souvenez pas... en vérité!... Mais vous lui avez sauvé la vie au risque de la vôtre... »

— Sauvé la vie? répéta le jeune homme qui cherchait toujours.

— Quoi! Se peut-il que vous ayez tout oublié! Il y a deux jours... dans Collins street...



LE SECRET DE L'ILE BLEUE

Comme il se ruait une seconde fois, Lucy le frappa en plein visage. (P. 97, col. 2.)

pas encore la notion nette de ce qui lui était arrivé.

Cependant, dans son cerveau, se dessinait peu à peu une figure douce, exquise, d'une jeune fille blonde, aux yeux gris. Où l'avait-il vue? Quelle scène s'était déroulée, dans laquelle cette suave apparition s'était dressée devant lui?...

Il ouvrit les yeux et regarda... une singulière désillusion l'attendait.

Debout auprès de son lit, Bouniga, la vieille négresse, fixait sur lui ses gros yeux ronds.

Elle n'était pas jolie, jolie, Bouniga, et elle n'était pas blonde.

« Massa réveillé? fit-elle. Massa veut quelque chose?... »

Ralph se demanda tout d'abord si ce n'était pas son cauchemar qui continuait;

une ruée de Dayaks criant l'Amok...

— Oui, oui, fit Ralph, je me rappelle...

— Là! Ne vous fatiguez pas... Tandis que vous terrassiez l'assassin... il vous a frappé de son arme... par bonheur, j'ai pu, grâce à un de mes amis, vous tirer d'affaire et dans quelques jours, vous serez sur pied, plus vaillant que jamais...

— Mais, demanda Ralph hésitant, vous avez tout à l'heure parlé de votre fille... Pourquoi?

— Parce que c'est elle, c'est ma Lucy bien-aimée que vous avez arrachée à une mort épouvantable... Ce sont là services que l'on n'oublie pas... Aussi, soyez tranquille, le docteur Jack Moore ne sera pas un ingrat...

— Miss Lucy, répéta doucement le jeune homme, est blonde?...

— Comme les blés... une belle et courageuse enfant qui n'attend, et avec quelle impatience!... que le moment de vous dire sa reconnaissance... Mais pour le moment il faut vous épargner les émotions... Vous sentez-vous quelque force?

— Mais oui! fit le jeune homme. Et j'avoue qu'il me tarde d'être sur pied... et de présenter mes hommages à miss Lucy...

— Pas d'imprudences, surtout. Voyons ce pouls... eh! pas mauvais... vous êtes solide, jeune homme, et plus d'un n'aurait pas résisté à pareil assaut... Cependant, si vous m'en croyez, vous serez raisonnable... Restez encore au lit, jusqu'à demain... je vais vous faire servir tel repas qui vous plaira... il vous faut prendre des forces... et demain, vous rentrerez dans la vie normale... et nous causerons!

Ralph cherchait à lier ses idées, mais il n'y parvenait pas encore complètement.

Certes, un désir le dominait, celui de revoir — le plus tôt possible — celle dont il avait gardé dans sa mémoire une image enchanteresse, et pourtant, malgré lui, il n'osait pas hâter ce moment... un sentiment vague, qu'il ne pouvait définir, parce que ses souvenirs ne se précisaient pas, lui disait de ne pas insister... d'attendre...

Soudain, le docteur lui dit :

« A propos... ne vous fâchez pas de mon indiscrétion... mais on aime à savoir à qui doit aller votre gratitude... Voulez-vous me dire à qui je dois le salut de mon enfant... »

— A qui?

— Oui... en un mot... quel est votre nom?... »

Ralph le regarda, d'un œil étonné, presque effrayé. Et voici que tout à coup le voile qui s'étendait entre le présent et le passé se déchira... un cri d'angoisse s'échappa de sa gorge et, retombant en arrière, il se couvrit le visage de ses deux mains :

« Mon nom!... Jamais! jamais! je ne puis pas!... »

Jack Moore restait stupéfait. Est-ce que c'était le délire qui de nouveau s'emparait de son hôte?...

Il fit signe à la négresse de se retirer, et s'asseyant au pied du lit :

« Voyons, mon enfant... mon âge m'autorise à vous donner ce nom... Calmez-vous...

Revenez à vous!... Est-il vrai que ma demande vous ait paru indiscrète... Je vous répète que je vous dois tout... le service que vous avez rendu à ma fille touche mon cœur mille fois plus que s'il s'agissait de moi-même... Vous avez des droits sur moi... et envers vous je ne me reconnais que des devoirs... Parlez ou ne parlez pas, que m'importe... il vous reste un nom pour moi... Vous êtes le sauveur de ma fille... »

Peu à peu, Ralph revenait à lui.

Il regarda Moore en face et lui dit :

« Pardonnez-moi, monsieur... mais je vous en prie, à votre tour, répondez à une question.

— Je vous écoute... mais, encore une fois, excusez un mouvement d'indiscrétion dicté par la bienveillance seule... »

Le jeune homme l'interrompit d'un geste :

« Ne vous excusez pas, monsieur, je souffre assez déjà de ne pas vous répondre avec la déférence que vous méritez... Mais dites-moi, dans combien de temps pensez-vous que je serai suffisamment rétabli pour de nouveau... affronter la vie... »

— Je suis convaincu que deux jours de repos vous suffiront...

— Deux jours, soit! Eh bien! je vous demande ces deux jours de trêve... D'ici là, ne m'adressez aucune question... Il faut que je réfléchisse, que je redevienne maître de ma volonté... que je m'interroge moi-même, que je me comprenne... Voulez-vous m'accorder ce délai... »

— Certes... je vous le répète, vous êtes le maître absolu de vos actes et de vos paroles... Moi, je vous le dis, je ne sais que vous aimer et vous remercier. »

Dans un élan d'affection, Moore lui avait tendu sa main toute ouverte.

Ralph eut un sourire de tristesse, et, n'y posant pas la sienne, lui dit :

« Je vous ai demandé deux jours... Ils ne sont pas écoulés. »

CHAPITRE VI L'Aveu.

Ce matin-là, le soleil était radieux.

La demeure du docteur Jack Moore — située à l'extrémité du faubourg du Nord — était sinon des plus élégantes, du moins des plus confortables de Melbourne. Un parc l'entourait d'une ceinture de verdure, où s'épanouissaient toutes les végétations d'Australie, depuis les acacias odorants, les bananiers, les goyaviers, jusqu'aux fougères arborescentes et aux palmiers géants, avec, entre ces grands arbres, cette végétation herbeuse si riche de fleurs, qui forme au milieu des bois de véritables bouquets aux parfums pénétrants.

Sous une véranda, aux colonnettes sveltes qu'enguirlandaient des lianes souples et enveloppantes, piquées de fleurs de toutes nuances, Lucy était assise, laissant tomber sur ses genoux une broderie inachevée.

Pensive, elle semblait rêver. A quoi rêvent les jeunes filles?

Arrivée en Australie toute enfant, privée des soins de sa mère, dont elle ne gardait

qu'un souvenir lointain et attendri, elle avait été élevée par la négresse Bouniga, sous la surveillance affectueuse de son père qui avait su mériter le nom de « maman » qu'elle lui donnait quelquefois.

Jalousement — redoutant surtout le contact des natures souvent grossières des colons — il l'avait gardée à la maison : c'était là qu'elle avait reçue des leçons de toutes sortes.

Intelligente, de cerveau actif et curieux, Lucy possédait une éducation plus sérieuse que la plupart des femmes, presque scientifique. Puis, grandissante, elle s'était prise de sympathie pour les arts, pour la musique surtout.

Admiratrice passionnée de son père, elle lui avait longtemps servi de secrétaire, parfois d'infirmière. En elle, deux qualités primordiales s'étaient développées : la bonté, l'esprit de justice allié à une tolérance raisonnée, et aussi l'énergie, la résistance au mal et à la laideur.

Aussi, à son insu, s'était développée en elle une tendance romanesque, qui n'était en réalité qu'une aspiration vers le beau et vers le bon. Elle s'enthousiasmait pour un acte de courage, elle avait horreur de la lâcheté. Usant largement de la liberté que lui laissait la confiance absolue de son père, elle fréquentait le monde où la fortune du docteur lui donnait accès, accueillie avec sympathie dans les milieux financiers, administratifs, industriels, qui constituent la haute bourgeoisie du pays. Adorablement jolie, douée de tous les talents qui font prime dans les salons, elle passait au milieu de ses admirateurs, sans avoir un seul instant senti s'éveiller en elle de ces mouvements qui vous parlent d'avenir, d'affection, de mariage...

Tous ces hommes — si élégants fussent-ils — lui apparaissaient égoïstes, trop intéressés, trop arrivistes... Seul, peut-être — et par quel phénomène inexplicable — Myrgas avait su l'intéresser. Les Levantins ont des félinités singulières; leur voix, leurs regards sont doués d'une sorte de magnétisme qu'ils savent exploiter.

Myrgas s'était dit isolé dans la vie, incompris, malheureux, et on sait combien la pitié est puissante au cœur des femmes, et puis il chantait si délicieusement, avec sa double voix de ténor et de baryton... Aussi Lucy avait entendu qu'on l'attaquait, qu'on affectait de le tenir à l'écart, et sans plus raisonner, elle l'avait défendu contre ce qu'elle qualifiait d'injustice et de malveillance...

Lui, habile, s'était attaché à ne pas heurter un seul de ses sentiments; au contraire, il jouait l'esprit chevaleresque, le détachement des biens de ce monde, l'unique passion de l'art pur...

Et voici que, tout à coup, ce beau chevalier s'était révélé le plus couard et le plus lâche des hommes... Oh! elle ne s'y était pas trompée! Dans le court moment de cette sinistre aventure, elle avait lu sur cette physionomie convulsée toute la bassesse de cette âme d'aventurier... et une nausée de dégoût lui était montée au cœur,

Dès le lendemain matin, un message lui était parvenu, que lui avait remis le groom Linko, à l'insu de son père, comme si elle avait rien à cacher. Myrgas se disait blessé, incapable de sortir. Le kriss du Dayak l'avait atteint à l'épaule, ce qui expliquait sa chute et, disait-il, son évanouissement.

Par malheur pour lui, déjà les amis de Lucy étaient venues lui rendre visite et ne s'étaient pas fait faute de lui raconter les menus propos de la ville : l'exploit de Myrgas était connu, commenté. C'était comme une revanche qu'on se plaisait à prendre contre la bienveillance qu'elle lui avait témoignée, envers et contre tous. Même on connaissait la scène du *Double Star Tavern* : l'ingénieur Maller avait en vain attendu sa visite promise.

Donc, sa lettre — menteuse et faussement émue — n'avait fait qu'augmenter le mépris qu'elle éprouvait pour lui. Elle refusa toute réponse. Linko — malgré la défense qui lui avait été faite — se fit encore l'intermédiaire d'une nouvelle épître, plus audacieuse encore.

Myrgas parlait sur un ton passionné qu'il ne s'était jamais permis; et, entre les lignes, on pouvait deviner de vagues menaces de scandale.

Lucy brûla la lettre.

Et voici que ce matin-là, tandis que Lucy, revenue d'une promenade à cheval, se reposait seule au milieu des fleurs, songeant peut-être à ce sauveur mystérieux qu'elle n'avait pas encore revu, les branchages d'un magnolia s'écartèrent...

Myrgas parut et alla droit à elle...

Il était pâle et portait le bras en écharpe.

Comment avait-il pénétré jusque-là? Lucy avait déjà deviné la silhouette de Linko qui disparaissait à travers les verdures.

Elle s'était dressée, pâle elle aussi, mais frémissante de colère.

Jouant le héros de roman, il avait mis un genou en terre, à quelques pas d'elle : « Miss Lucy, dit-il de sa voix profonde, je vous supplie de m'écouter. »

Elle fut sur le point de lui imposer silence; mais elle réfléchit, il lui plut qu'il méritât son mépris encore davantage.

« J'ai toujours été malheureux, dit-il, mais cette fois le désastre est au-dessus de mes forces; je sais ce que vous avez vu, je sais ce qui vous a été dit... je sais que vous avez pu me supposer capable d'un acte de basse lâcheté... moi qui vous suis tout dévoué, moi qui suis prêt à donner ma vie pour vous... »

Elle ne l'interrompit pas. Seulement, un sourire plissait ses lèvres.

Alors, il s'anima, se perdit en dithyrambes fous, jouant le désespoir, parlant de suicide... Ah! pourquoi le kriss du Malais ne l'avait-il pas atteint en plein cœur... Et comme il s'exaspérait, la bête fauve qui gisait en lui se réveillait, l'œil s'éclairait d'une lueur mauvaise...

Il fit un bond vers la jeune fille.

Mais, de la cravache qu'elle avait posée auprès d'elle, après sa promenade, elle le cingla sur la main qu'il portait en écharpe

et qui était si peu immobilisée qu'elle sortit vivement du bandeau de soie qui l'enserrait pour essayer de saisir la cravache au vol.

Mais elle lui échappa, et comme il se ruait une seconde fois, Lucy le frappa, en plein visage.

Il poussa un juron enragé, avec une injure ordurière.

Au même moment, deux mains s'abattirent sur ses épaules, si vigoureusement que ses jarrets plièrent et qu'il tomba sur les genoux.

C'était Cardwell, que le docteur Jack Moore amenait, pour la première fois, auprès de sa fille.

Le docteur appela : ses serviteurs accoururent.

« Jetez cela dehors, » leur dit-il en leur montrant le misérable qui, abattu, grinçait des dents.

Dans l'excès de sa rage, Myrgas se redressa :

« Qu'on ne me touche pas! dit-il. Je pars... mais vous tous qui êtes ici, depuis M. le docteur jusqu'à sa charmante fille et à ce beau coureur de dot, sachez bien qu'un homme comme moi sait se venger... et vous le prouvera... »

(A suivre.)

JULES LERMINA.

LES MONSTRES DE L'OcéAN

Une Dangereuse Capture

Non! Les auteurs de romans d'aventures n'inventent rien quand ils nous dépeignent, par exemple, une rencontre entre leur héros et un octopus assez grand pour saisir un homme dans ses tentacules!

Voici, à l'intention des incrédules, un document que je découpe dans un journal de San-Francisco. Que le lecteur ait l'assurance que je n'y ajouterai pas un mot de mon cru!

Trois pêcheurs italiens, travaillant pour le compte d'une société de pêche de Sausalito (Californie), étaient partis au large dans un bateau mû par une petite machine à la gazo-line.

Comme ils relevaient leur filet à crabes, et que le bord touchait déjà le pont, il en surgit un énorme octopus qui passant par les mailles une tentacule longue de 4 mètres, tenta de saisir un des marins.

Les hommes battirent en retraite à l'arrière du bateau, et le monstre, tournant sa fureur sur la machine, arracha la cheminée et brisa le mât.

Il aperçut sans doute les hommes, car ses tentacules se mirent à siffler dans l'air dans leur direction. Comprenant qu'ils auraient à vendre chèrement leur vie, si la gigantesque pieuvre réussissait à se dégager complètement du filet, ils s'encouragèrent mutuellement à l'attaque, et entamèrent la lutte, sans autres armes que des gaffes et des rames.

Après un combat acharné, ils venaient à bout de deux des tentacules, hachées à coups d'aviron. Epuisé, le monstre n'offrait plus de résistance, et les trois pêcheurs l'enveloppaient dans leur filet et le ramenaient au port, où des centaines de spectateurs assistèrent à son débarquement.

C'est la plus grande pieuvre que l'on ait capturée, de mémoire d'homme, dans cette région du Pacifique.

JACQUES D'IZIER.

UNE CAPITALE DE NOTRE FRANCE NOIRE

Dakar

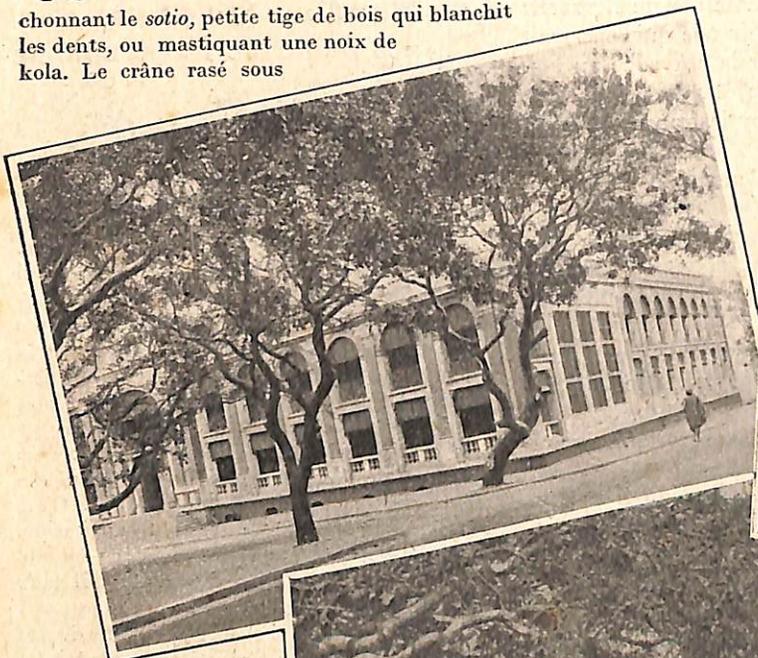
DAKAR est la ville la plus importante et la plus riche d'avenir de tout l'Ouest africain. Il n'en est pas non plus d'aspect plus européen. Il y a en effet deux sortes de villes : celles qui se sont formées d'elles-mêmes par l'agglomération naturelle et progressive de leurs habitants et celles qui ont été créées d'un seul jet par la volonté de fondateurs. Les premières participent seules de la vie indigène, comme Alger, Tunis, Porto-Novo, Tananarive et conservent leur couleur originelle. Les autres vivent uniquement de l'existence qui leur est conférée par la pensée créatrice et organisatrice. C'est éminemment le cas de Dakar dont la naissance et le développement étaient déjà en germe dans la pensée de Faidherbe disant : « Il faut que le cœur du Sénégal soit là. »

Dakar a l'aspect gai et ensoleillé d'une de nos villes du Midi, avec ses rues droites, ses boulevards plantés d'arbres, ses maisons peintes en rose pâle ou en ocre clair. Les plus confortables de ces habitations sont entourées de galeries ou précédées de vérandas. Beaucoup reproduisent tout simplement le type des constructions françaises. En fait de verdure, des arbres maigres et poussiéreux, rappelant par leur feuillage ceux de nos promenades. On est presque surpris d'apercevoir au-dessus d'un mur de jardin un coin de bananeraie ou la retombée éclatante d'une branche d'ibiscus ou de bougainvillée. Dans ces rues déambulent de nombreux passants de race blanche : civils, militaires, femmes élégantes. Des charrettes anglaises roulent, traînées par d'alertes petits chevaux, conduites souvent par des dames dont le voile voltige autour du chapeau de paille. Tout ce monde-là a fort bonne mine et nullement l'air miné par un climat si universellement décrié. Réputation menteuse, car il fait à peine seize degrés. La notation des cinquante degrés du thermomètre : *chaleur du Sénégal* est une véritable tromperie. Il faut changer au plus vite cette fallacieuse locution.

Par les boulevards, on arrive vite au cœur de la ville, à la place Protet, où la musique de l'infanterie coloniale se fait entendre le dimanche et certains soirs de la semaine. C'est un vaste quadrilatère encore mal nivelé, autour duquel se dressent, modernes et imposantes constructions de brique, le Palais de justice, le secrétariat général, l'école et un café où se donnent rendez-vous les flâneurs et les assoiffés de la ville. A deux pas de là, sur une large avenue, riant, clair, plein d'agréable fraîcheur, s'ouvre un théâtre où des troupes parisiennes ont déjà joué. Dominant la ville et la mer, le palais du gouverneur général se dresse presque solitaire sur un plateau de basalte battu par les vagues. Hissées au sommet du campanile, les trois couleurs répondent par un souhait de bienvenue aux interrogations venues du large.

Mais enfin, ne se rencontre-t-il point de nègres à Dakar? Si fait, et si nous voulons en voir beaucoup à la fois, nous n'avons qu'à monter vers les Madeleines où se tapit discrètement le quartier indigène. Entre les boutiques des petits trafiquants et les jardinets des villas, commence un lent va-et-vient de longs corps nonchalants, de faces rondes et luisantes représentant toute la gamme des noirs, depuis la teinte du chocolat jusqu'à celle de l'encre de Chine. Hommes et femmes marchent avec un léger dandinement, traînant leurs grandes babouches jaunes, mâ-

chonnant le *solio*, petite tige de bois qui blanchit les dents, ou mastiquant une noix de kola. Le crâne rasé sous



Le Palais de Justice à Dakar.

la calotte de velours rouge ou de cotonnade blanche, les hommes flottent dans l'ample *boubou* que les paquets de *gris-gris* font bomber sur l'abdomen et qui vient battre leurs mollets maigres. Plus alerte



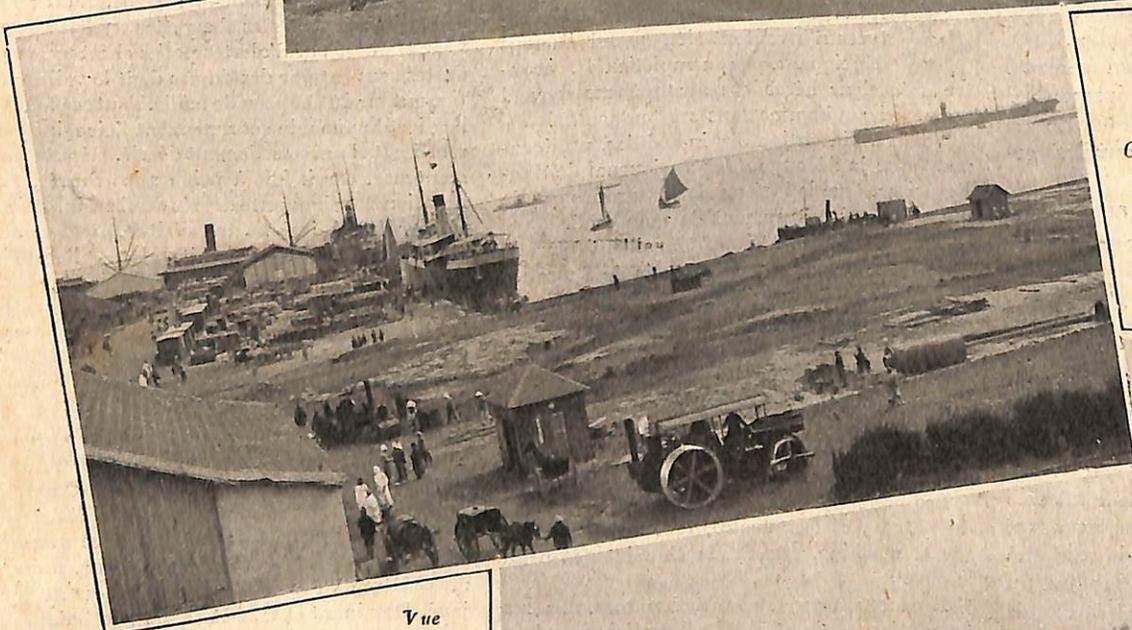
Le gouvernement général à Dakar.

France noire possède deux ports : l'un de commerce et l'autre de guerre, deux moles, une digue, des bassins, des docks. De nombreux bâtiments de toutes nationalités sont les hôtes de la rade.

Le moment n'est pas loin où Dakar sera une de ces vastes auberges de navires connues des deux mondes, espérées par les capitaines et chères au cœur des matelots.

Un coin de Dakar.

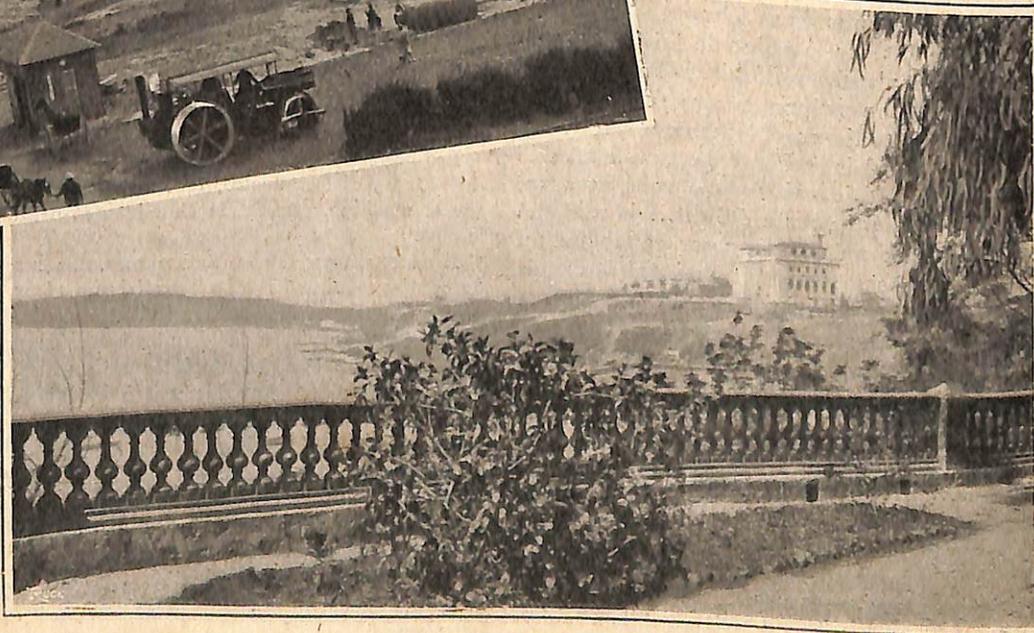
En face de Dakar, s'allonge l'îlot *Le Goré*, le berceau de notre puissance en Afrique occidentale, la ville du passé. Dakar, c'est la ville de l'avenir devenue en quelques années le cœur et le cerveau de notre immense empire africain. LOUIS SONOLET.



Vue du port de Dakar.

et plus crânes sont les tirailleurs dans leur uniforme bleu, la jambe serrée dans des bandes de toile immaculée, le pied nu sur la sandale. Les femmes portent presque toutes sur la tête l'antique calebasse qui sert à tous les usages domestiques. Beaucoup portent lié sur leurs reins souples par une pièce d'étoffe multicolore, un nourrisson à la mine éveillée, aux joues pleines.

Par sa situation exceptionnelle à l'extrémité ouest de l'Afrique, Dakar constitue, en même temps qu'un excellent point d'appui pour nos forces navales, l'escale par excellence, le relai rationnel des grandes lignes de navigation d'Afrique et d'Amérique méridionales. On y charbonne activement. La capitale de notre



LA CAPITALE DE NOTRE FRANCE NOIRE ☞ DAKAR

De cette terrasse on aperçoit le palais du gouverneur général qui se dresse presque solitaire sur un plateau de basalte battu par les vagues.



KURDES CONTRE ARMÉNIENS

Lorsque tous les rivages de l'Asie Mineure sont à feu et à sang, l'Europe tourne quelquefois ses regards vers cet Orient et envoie des croiseurs. Alors les massacres cessent comme par enchantement et il ne reste plus sur les côtes que des espions kurdes et turcs qui ont l'aspect de paisibles et joyeux trafiquants.

LES HAINES DE RACES


Kurdes


 contre Arméniens

LORSQUE des massacres d'une violence plus scandaleuse éclatent en Arménie, lorsque tous les rivages de l'Asie-Mineure sont teints de sang, éclairés lugubrement par des incendies, empestés par les miasmes qui montent des charniers, alors l'Europe tourne ses regards vers cet Orient de meurtre et de misère; et elle envoie des croiseurs qui évoluent solennellement dans la rade où l'azur bleu sourit à l'onde céruleenne.

Alors, comme par enchantement, les flammes s'éteignent, les rugissements des Kurdes massacrés s'éloignent comme si des lions sauvages regagnaient les montagnes après avoir dévoré les troupeaux des vallées. Il ne reste plus, dans les villes et les villages voisins des côtes, que des espions kurdes et turcs, qui ont l'aspect de paisibles et joyeux trafiquants.

Ils devisent avec tranquillité mais en réalité ils n'ont d'autre but que d'épier et de constater le départ des vaisseaux étrangers.

« Quand la fumée des roumis se sera envolée du ciel, on reverra la nôtre ! » disent-ils en faisant allusion aux incendies qu'ils rallumeront, quand les redoutables navires seront disparus de l'horizon asiatique.

Quand bien même l'Europe débarquerait toute une armée pour infliger aux tribus féroces des Kurdes assassins un châtement exemplaire, cette juste leçon ne serait point efficace pour longtemps. Il n'y aurait qu'un seul moyen de faire régner la paix depuis le Liban jusqu'à la mer : ce serait établir en ces régions une police internationale.

Si vous demandez à un vieux Kurde pourquoi sa race poursuit d'une haine aussi acharnée les Arméniens commerçants et les Maronites pasteurs, le bonhomme, d'un air illuminé, et avec une onction hypocrite vous racontera cette légende, qui est peut-être, après tout, pour lui une histoire vraie; car la croyance aux faits merveilleux est enracinée dans tous les peuples.

« Un jour, vous dira le vieux Kurde, le khalife Ali, petit-fils du Prophète, dormait sous un palmier. Tandis qu'il songeait aux destinées des Croisés, un sommeil miraculeux l'avait pénétré; et il vit en songe un pourceau qui paisait non loin de lui et qui, s'avançant jusque près du vénérable khalife, poussait des grognements abjects et salissait le pan de sa tunique.

« Alors, le Prophète apparut à son petit-fils et lui dit : « — Cette bête importune et sale est le symbole d'un peuple; mais regarde vers le ciel et tu verras le vengeur de l'insulte, que le pourceau t'a infligée. »

« Ali leva les yeux et il aperçut un vautour dont le vol hardi fendait l'espace. L'oiseau de proie aperçut le pourceau. Il descendit impétueusement, fondit sur la bête immonde et la déchira avec ses serres irrésistibles. La terre fut rougie du sang du pourceau; le vautour victorieux dévora les lambeaux de son impure victime.

« Et le Prophète dit : « — Cette victoire est bonne; elle se perpétuera dans les siècles. »

« Or, Ali se réveilla, et il vit, sur le chemin qui passait non loin du palmier, un Arménien marchant ambulant, qui suppliait un Kurde de ne pas le dépouiller de sa marchandise et, surtout, de lui laisser la vie. Mais, au même moment, le Kurde leva son cimeterre et, d'un bras vigoureux, il coupa la gorge du marchand arménien.

« Ce que voyant, Ali s'approcha, et, comprenant que le vautour et le pourceau du sang symbolisaient la race kurde et le peuple arménien, il répétait les paroles du Prophète :

« — Cette victoire est bonne; elle se perpétuera dans les siècles. »

En réalité, l'Arménien est pacifique, économe et timide. Le Kurde est voleur et sanguinaire.

Ce seraient des récits longs et pleins d'horreur que ceux des cruautés exercées par les Kurdes contre le peuple affaibli qui ne sait pas se défendre. Ce sont des barbares à faire frémir le monde; mais le monde est endormi... ou il est très occupé.

ANDRE CHARMELIN.

INDUSTRIES CURIEUSES


Défroques en Europe

 Dernier cri en Afrique
 

Nous étonnerons sans doute un grand nombre de lecteurs en leur apprenant que le trafic des vieux chapeaux (des " huit-reflets " principalement) donne lieu à un commerce d'importation et d'exportation assez considérable.

Le relapage de ces " galettes ", pour employer un mot du métier, a fait naître à Paris une industrie étrange: la " niolle ". Et comme les " chands habits " ne réussissent pas à trouver en un an les 600,000 vieux chapeaux exigés par cette industrie, c'est à l'Angleterre et à l'Allemagne que les " niolleurs " demandent le complément de leur matière première.

Pour les passer en douane à meilleur compte, sous la dénomination de « vieux chiffons » on les démonte, c'est-à-dire que la peluche est mise à part et les carcasses également.

Après un nettoyage sommaire (toutes ces vieilles défroques sont en effet des nids à microbes) on redresse au fer chaud la carcasse, on lui donne une couche de gomme laque et, dans les meilleurs morceaux de soie, le " niolleur " découpe des fonds nouveaux. C'est ce qu'on appelle le " refait ". Les blessures sont habilement réparées. Un coup de fer savant donne un éclat trompeur à cette " galette poelée à neuf ". Une coiffe neuve ou teinte, un cuir dégraissé, achèvent de donner du cachet à ce chapeau dont le prix de revient est de quatre francs au plus et d'au moins trente sous. Le " niolleur " tire encore parti des vieux débris. Dans les cuirs trop abîmés il taillera des fouets minuscules pour les attelages de carton, des bourses bon marché, etc.

Il y a encore peu de temps, l'exportation accaparait beaucoup de ces vieux couvre-chef relapés. Plus d'un grave et noir fonctionnaire de la République de Libéria s'en est coiffé. Beaucoup font encore l'orgueil de ces nobles Haïtiens dont la généalogie ne remonte certainement pas aux croisades, à en juger par leurs noms : Marquis du Numéro Deux, comte de la Frangipane, etc.

Il y a trois stades dans la civilisation du nègre : celui du chapeau, celui du soulier et celui du faux col. Il n'est pas rare de rencontrer dans un village du centre africain ou de l'Océanie un noir entièrement nu mais coiffé d'un de ces huit-reflets de forme un peu antique que nos marins appellent des 400 tonneaux.

Cette profondeur inexplicable du « haut de forme » les fait rêver. L'un d'eux à qui l'on avait donné un pantalon et un tuyau de poêle du dernier genre ne croyait-il pas le fond du chapeau destiné à contenir l'inexprimable en cas de pluie !...

MARIN BEAUGEARD.

Routes « Vingtième siècle »


Du Cent à l'heure


De New-York
à San-Francisco

HONTEUX de s'entendre dire que leurs routes sont toujours dans un état déplorable, les Américains ont décidé qu'ils auraient désormais les plus belles chaussées du monde. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le projet dont nous allons parler, c'est qu'il est dû à l'initiative privée. A notre connaissance, ce sera la première fois qu'une société anonyme ait jamais entrepris de doter un pays de tout un réseau de grandes routes, tâche généralement réservée aux gouvernements.

Le National Highway Club (ligue qui, comme son nom l'indique, s'est fondée dans le but de construire des routes nationales) avait su, depuis dix ans qu'il fonctionne, recruter ses membres dans toutes les classes de la société américaine, dans le monde politique comme parmi les financiers et les corps de métier (hôteliers, fabricants d'automobiles, etc.) directement intéressés à la création d'un réseau de bonnes routes.

C'est grâce à ces concours divers qu'il va pouvoir enfin mettre ses projets à exécution, en commençant la construction d'une route modèle qui reliera New-York à Washington.

Cette route, qui aura près de 50 mètres de largeur, sera caractérisée par de nombreuses innovations.

Notons d'abord qu'elle comportera six chaussées principales, dont deux seulement, celles qui forment les bordures extérieures, seront accessibles au vulgaire, mais à une condition : les véhicules allant dans la même direction devront suivre la même chaussée.

Des quatre chaussées intérieures, deux seront réservées à une ligne de trolley, les deux autres aux automobiles. Ces quatre chaussées, bordées de clôtures, seront payantes, tout comme le sont encore les ponts dans certaines régions.

Là, encore, les automobiles allant dans telle direction ne pourront s'engager que sur telle chaussée. Les chauffeurs payeront un droit de 10 à 20 francs par 100 kilomètres ou fraction de 100 kilomètres, le prix variant selon la force du moteur.

Comme la route sera propriété privée, les chauffeurs n'auront pas à s'occuper des règlements de police qui interdisent aux États-Unis des vitesses supérieures à 50 kilomètres à l'heure. Ils pourront donc faire « du cent » et même « du cent-cinquante », si cela leur plaît.

Quel est le sportsman, atteint de la folie de la vitesse, qui hésiterait à payer un louis par vingt-cinq lieues pour satisfaire un pareil penchant ?

Sur ces chaussées payantes, les voyageurs ne se heurteront à aucun obstacle. En effet, ces quatre chaussées franchiront les voies ferrées à l'aide de ponts ou de funnels, tandis que les deux chaussées publiques les franchiront par des passages à niveau. Cette innovation plaira plus particulièrement aux automobilistes, qui perdent tant de temps devant les barrières, en attendant le passage du train annoncé.

Cette route modèle coûtera 350,000 francs le kilomètre. Et c'est dans ce but que la ligue en question a constitué une société anonyme au capital de 125 millions de francs. Si les résultats financiers sont satisfaisants, elle entreprendra sur le même plan la construction d'un vaste réseau des routes formant un ensemble de 200,000 kilomètres.

Et l'on pourra faire impunément du « cent à l'heure » de New-York à San-Francisco !

CLAUDE ALBARET.

Chez le Cruel Roi de Oude

LE MANGEUR D'HOMMES

L'Oude, ce premier berceau de la race aryenne, s'il faut en croire les légendes indoues, est aujourd'hui une des plus riches provinces de l'Inde anglaise. Son nom indigène, *Audiah* ou *Ayôdhyâ*, signifie : Jardin. — C'est tout dire.

Elle est située entre le Népaül et le Gange, où se jettent les nombreuses rivières qui l'arrosent. Sur son territoire s'élèvent des villes antiquement célèbres, telles que Delhi, Agra, Lucknow, Oude, Bénarès, etc...

Sa fabuleuse histoire fait remonter l'origine de sa ville sainte, — Ayôdhyâ, dont on a fait Oude — à l'an 2163, 101 avant Jésus-Christ. De nombreuses dynasties, dont quelques-unes commandaient à l'Inde presque entière, ont régné sur le royaume d'Oude que les Arabes ont conquis, que les Mogols ont réduit et qu'enfin, lors de l'effroyable insurrection de 1857, la Compagnie anglaise des Indes a définitivement anéanti.

Un de ses derniers rois, Nussir-ud-din fut un monarque dont le passage sur un trône déjà déconsidéré a laissé des traces indélébiles, et dont le règne honteux a contribué à hâter les fatales destinées de ce beau pays.

Cruel comme le fut notre Louis XI, il eut, à l'instar du roi français, son Olivier le Daim dans la personne de son barbier.

Ce personnage était un aventurier anglais qui, non content de faire vivre ce prince — sur lequel il exerçait un occulte et absolu pouvoir — au milieu des plus infâmes intrigues de sérail, le poussait sans cesse aux abrutissants et criminels plaisirs où l'homme s'enivre des vapeurs du sang répandu.

Sur le déclin de sa vie, Nussir-ud-din, ce Néron oriental — toutes proportions gardées — demandait aux combats entre bêtes féroces des distractions quotidiennes contre le royal ennui dont il se sentait dépirer.

Il avait fait installer dans ses divers palais de minuscules arènes, où tout ce que la nature enfante de bêtes sanguinaires et puissantes avait de terribles représentants. Parmi celles-ci, le sujet favori du prince n'était ni une panthère, ni un tigre c'était... un cheval, un étalon, animal dont le souvenir, comme on va le voir, mérite d'être fixé.

Quelques années avant la fin de ce règne néfaste, un Anglais, M. Knighton chargé d'une mission auprès de Nussir-ud-din, se dirigeait, en compagnie d'un ami, vers la ville de Lucknow, où résidait, à cette époque de l'année, le trop fameux monarque.

Tous deux venaient à petites journées de Calcutta et voyageaient de nuit pour

éviter les lourdes chaleurs de cette contrée voisine du tropique. Ils avaient quitté le dernier relai avec les premières ombres et, assez mal installés dans une sorte de léger cabriolet sans capote, ils faisaient au jour, et au pas fatigué de leur unique cheval, leur entrée dans la ville royale.

Ils franchirent, assez intrigués, un quartier excentrique : partout, autour d'eux, planait un étrange et suspect silence que semblaient violer les bruits secs des fers de leur bête et les plaintes des roues heurtant le pavé.

A mesure qu'ils pénétraient dans le cœur de la ville, leur étonnement croissait : la cité semblait déserte et toutes les portes en étaient hermétiquement closes.

Enfin, au coin d'une rue, les voyageurs aperçurent un soldat de la garde du roi qui, abritant ses yeux sous sa main brune large ouverte, scrutait la rue, avec une anxiété visible, avant de s'y aventurer.

M. Knighton poussa immédiatement vers lui.

« Ah çà ! que se passe-t-il donc ici ? » interroga-t-il en interpellant le soldat.

Celui-ci, sans changer de posture, cria aux voyageurs d'une voix apeurée et tremblante :

« Regardez bien, Sahibs !... »

— Quoi ?

— Il est tout à fait enragé, aujourd'hui !

— Mais qui donc, imbécile ?

— Vous ne savez donc pas, Sahibs ?

— Que veux-tu que nous sachions ?... »

Nous arrivons.

— Kunewallah s'est sauvé !

— Kunewallah ?... qu'est-ce que cela ? » demanda en riant à M. Knighton son compagnon.

L'envoyé de Calcutta avait pâli à ce nom ; ce fut avec une gravité inquiète qu'il dit à son ami :

« Kunewallah signifie : *Mangeur d'hommes*, et je me souviens maintenant que ce nom, ou plutôt ce surnom, est celui que le peuple donne ici à certain cheval appartenant aux arènes du roi, et qui s'est, paraît-il, offert le régal de dévorer déjà une douzaine d'habitants de Lucknow.

— By God ! » fit le compagnon en saisissant un fusil placé sur la banquette et en en faisant jouer le chien pour s'assurer que la capsule était à son poste sur la cheminée.

M. Knighton était indécis : il ne savait de quel côté se diriger pour éviter quelque dangereuse rencontre. Il allait, à ce sujet, interroger le tremblant militaire, lorsque celui-ci s'écria, en s'enfuyant de toute la vitesse de ses jambes nerveuses :

« Prenez garde, Sahibs : le voilà ! le voilà ! »

À l'autre bout de la rue, en effet, débouchait en bondissant un énorme et superbe cheval noir, les naseaux fumants et la crinière hérissée.

Avant que l'Anglais eût eu le temps de rassembler les rennes, son cheval, poussant un hennissement d'épouvante, tournait brusquement sur lui-même, au risque de renverser le léger véhicule, et s'élançait

à fond de train, comme s'il n'avait pas fait vingt-cinq milles depuis le précédent crépuscule.

Hélas ! il était bien tard déjà : le cheval sauvage avait aperçu les fugitifs et leur appuyait la chasse. Ce fut alors une course folle ; la voiture, heurtant les pavés inégaux, bondissait à faire croire à tout instant qu'elle allait se briser ou verser. Les deux fugitifs, cramponnés au véhicule, manquaient, à chaque cahot, d'être lancés sur le sol, et il était évident que leur bête, fatiguée et déjà hors d'haleine, ne pourrait longtemps tenir cette allure. Le « mangeur d'hommes », d'ailleurs, gagnait à chaque bond du terrain.

« Je crois, cher, que nous sommes perdus, dit M. Knighton avec un flegme tout britannique.

— C'est probable, répondit son compagnon avec le même sang-froid. Je vais pourtant essayer d'envoyer une balle à ce monstre, à bout portant, car le voici presque sur nous.

— Ne tirez qu'à coup sûr, car c'est notre seule chance de salut. »

Pendant que l'un fouettait à coups redoublés le malheureux cheval qui haletait, l'autre essayait en vain de prendre un point d'appui pour coucher en joue le Kunewallah dont les yeux sanglants n'étaient plus qu'à quelques mètres.

La détente fut pressée, le coup partit, et la balle siffla entre les oreilles du monstre qui poussa un hennissement de fureur.

« Manqué ! »

— Dieu ait pitié de nous ! »

Ces paroles suprêmes s'échappaient à peine du cœur de M. Knighton plutôt que de ses lèvres pâles, qu'il poussa un cri.

« Attention ! » dit-il à son compagnon qui, tenant son rifle par le canon, faisait face autant qu'il le pouvait à la bête sauvage couverte d'écume.

À cinquante pas était une large porte ouverte, la seule ! Le cheval y fut lancé et, pendant qu'il s'abattait, brisant la voiture contre un mur intérieur d'enclos, les deux Anglais avaient bondi à terre, au risque de se tuer, s'étaient jetés sur les battants de la porte et les avaient poussés avant que le Kunewallah, emporté par son fol élan, eût eu le temps de pénétrer à leur suite dans ce refuge providentiel.

Furieux, il se rua sur la porte que soutenaient les deux hommes, arc-boutés avec toute la force que l'on trouve dans les situations désespérées... La porte fléchit un peu... mais résista. Le « Mangeur d'hommes » recula jusqu'au milieu de la rue, étonné de la subite disparition de sa triple proie et surpris de l'obstacle imprévu qui la lui arrachait. Puis, hennissant de colère, il revint à la charge... Mais les fugitifs avaient eu le temps d'abaisser la lourde barre de fermeture ; désormais, la porte ne pouvait plus être forcée : ils étaient sauvés !

Aussitôt remis d'une alerte si chaude, M. Knighton et son ami se rendirent auprès de Nussir-ud-din, qui rit fort de leur aventure et voulut leur faire apprécier

sur-le-champ les terribles qualités de l'animal auquel ils venaient presque miraculeusement d'échapper.

« Vous venez de déclarer, dit le roi, que mon Kunewallah a la férocité du tigre; eh bien, venez le voir combattre mon fameux tigre Burrhea, qui m'est arrivé hier de l'Himalaya! »

Devant les voyageurs, le « Mangeur d'hommes » fut introduit dans l'arène. Il caracola superbement, balançant à la brise sa longue crinière noire et poussant des hennissements qui, en dépit des solides barrières qui les protégeaient, firent courir des frissons sous la peau des deux Anglais.

« Belluaire, fais entrer Burrhea! » commanda le roi, dont un rictus de joie cruelle montrait les dents blanches et tranchantes.

Le souple prince de la jungle bondit de sa cage, aussi puissant de forme que beau de pelage. A la vue de son ennemi, il s'arrêta net et se coucha, l'œil oblique et félin. Le cheval, la tête haute, fixa sur lui ses yeux sanglants.

Pendant dix minutes, le tigre et Kunewallah s'observèrent, à la grande impatience de Nussir-ud-din qui ordonna de faire entrer une jument pour mettre Burrhea en appétit. Une pauvre cavale fut poussée dans l'arène et, à la vue du tigre, se mit à galoper à tort et à travers, cherchant une issue en poussant de véritables cris d'épouvante.

Le tigre, que l'on avait laissé à jeun depuis la veille, jugea cette proie moins dangereuse à attaquer. Au moment où la cavale affolée passa à proximité de ses griffes, il lui sauta à la tête, la renversa, l'éventra en quelques secondes et se mit à laper lentement le sang qui ruisselait

des flancs de la jument, mais sans quitter de l'œil Kunewallah qui, à la vue de ce facile massacre, avait henni de colère.

L'étalon perdit enfin patience; la vue du sang réveillait son ardeur belliqueuse. Il marcha droit au tigre, qui recula, abandonnant sa proie. C'était la déclaration

A partir de ce moment, la lutte devint sauvage : le tigre renonçait à ses feintes, le cheval à ses bravades qui n'étaient plus de mise, ayant un adversaire digne de lui. Ce fut une suite ininterrompue de corps à corps, de bonds, de ruades au sein d'un nuage de poussière et de vapeurs, de sueurs

et de sang. Enfin, au bout d'un quart d'heure d'un spectacle horrible dont les plus émouvants combats de taureaux ne peuvent donner une idée, une ruade suprême de l'étalon défonça le crâne du félin. Alors, chose horrible et qui sembla délecter le sanguinaire roi de Oude, le cheval, tout dégouttant de sang, se rua sur son ennemi abattu et mourant, le piétina follement, lui ouvrit le ventre avec les dents, arracha et dispersa les entrailles fumantes...

« Eh bien? » s'écria, se tournant vers ses hôtes, Nussir-ud-din qui riait à pleine mâchoire de sauvage plaisir.

Les deux Anglais, chez qui la sensibilité nerveuse n'est cependant pas un don de race, étaient blêmes d'horreur et de dégoût.

« Eh bien, Sire, articula péniblement M. Knighton, en songeant que, ce matin, nous avons failli être ouverts comme ce malheureux tigre, j'éprouve le besoin

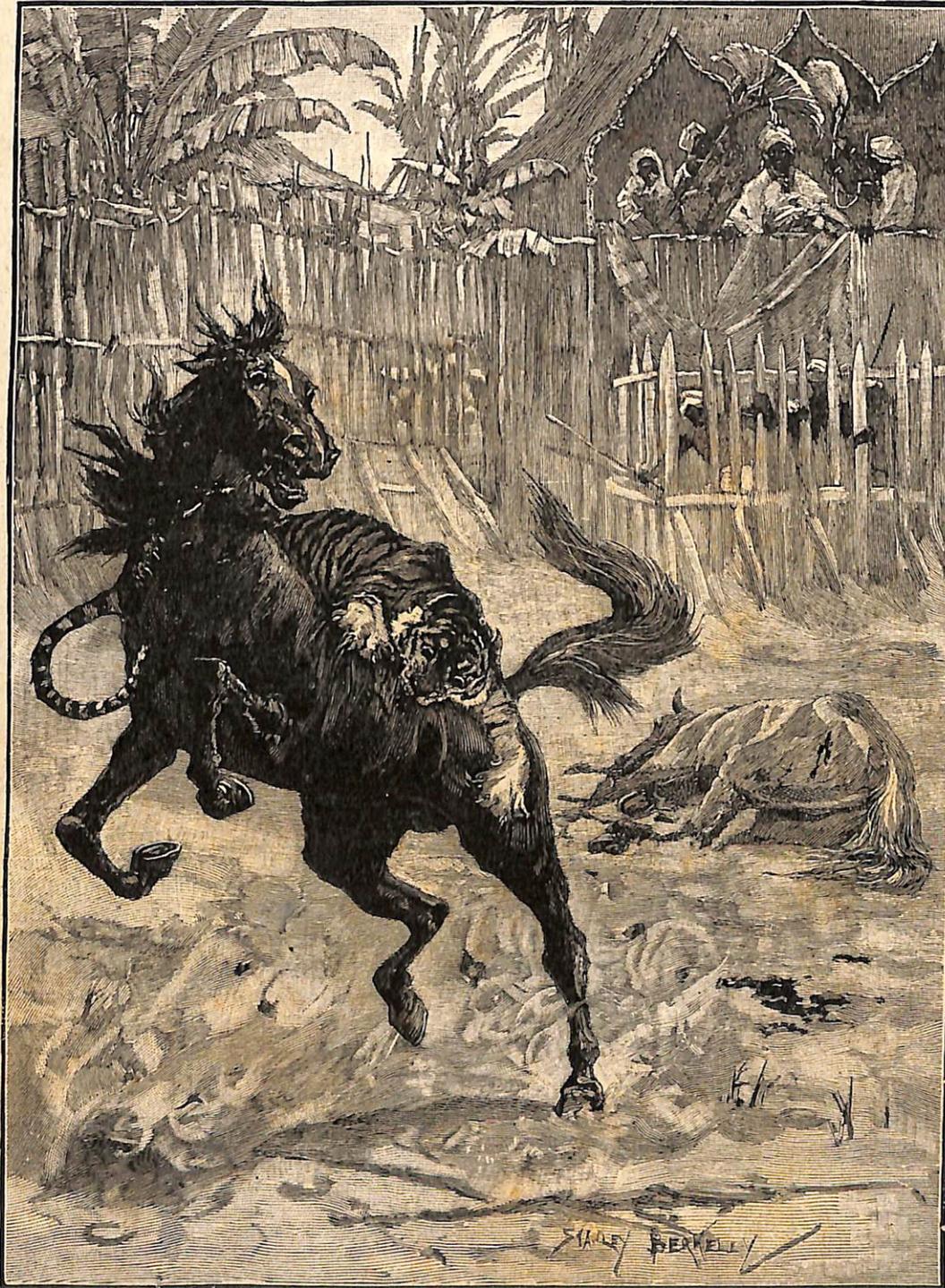
de vous prier de nous permettre de nous retirer. »

Le roi ricana de pitié en voyant les deux Anglais, le cœur soulevé, s'éloigner en titubant.

J. KERVEDEC.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et de cinquante centimes en timbres-poste français pour frais de réimpression.



LE MANGEUR D'HOMMES

Profitant d'un moment d'inattention, son adversaire lui bondit sur la croupe. (P. 102, col. 2.)

de guerre sans merci. Burrhea se dérobant toujours, le fier étalon prit des allures victorieuses et méprisantes et cessa un moment de faire tête à son adversaire.

Mal lui en prit, car celui-ci, profitant d'un moment d'inattention, lui bondit sur la croupe, enfonçant dans les flancs noirs ses ongles et ses dents. D'un coup de reins violent, celui-ci se débarrassa de son perfide agresseur auquel il envoya une terrible ruade, évitée à demi.

Les Importation amusante Maoris en voyage

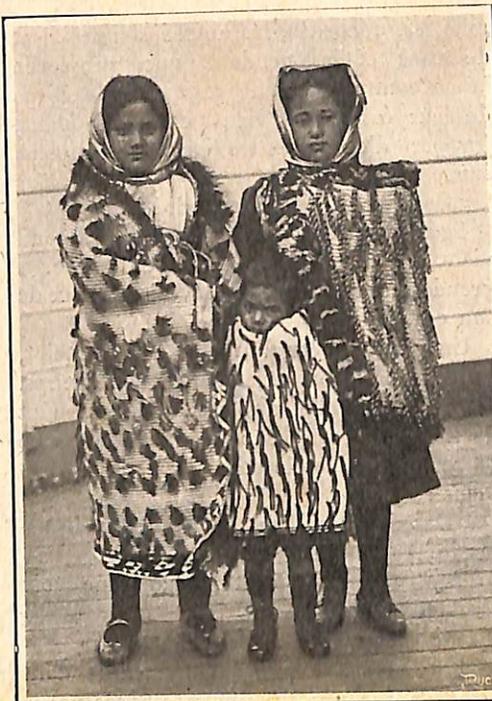
Si les tournées à l'étranger d'acteurs et même de hautes personnalités littéraires ou politiques sont à la mode, l'importation des villages nègres, des familles de Peaux-Rouges ou de Touareg tend également à se généraliser.

A l'occasion des fêtes du couronnement, une troupe de Maoris vient d'arriver de la Nouvelle-Zélande, pour la plus grande joie des habitants de Londres. Photographiés, interviewés, il leur a fallu deux jours à peine pour connaître la popularité.

La troupe, qui comprend une cinquantaine de membres, habite un village édifié spécialement à Crystal Palace, lieu habituel de ces exhibitions. Elle est dirigée par une femme, Maggie Papakura, la plus connue peut-être des guides de la Nouvelle-Zélande. On sait que le ministère du Tourisme met là-bas à la disposition des voyageurs de jeunes femmes connaissant parfaitement le pays, pour leur faire visiter, entre autres curiosités, les lacs d'eau chaude et les geysers. Maggie Papakura a eu l'honneur de faire admirer les merveilles de son pays à plusieurs touristes de marque : le roi et la reine, alors princes de Galles, lord Kitchener etc., etc. Elle est assistée du vieux chef de tribu Meta Taupoeka qui a conservé l'ancien costume maori, un peu semblable à celui de Robinson Crusé.

Le type du Maori sauvage tendant à disparaître de plus en plus, c'est lui que la troupe de Crystal Palace doit faire revivre sous les yeux des visiteurs. Il s'agissait donc pour tous ces farouches guerriers, qui, disons-le en passant, mènent dans leur pays une vie très civilisée, de reconstituer les combats d'autrefois et les danses barbares.

Sous la direction du chef Meta Taupoeka, les répétitions ont eu lieu à bord du paquebot qui les amenait en Angleterre et ce fut une véritable aubaine pour les passagers de tromper l'ennui d'une longue traversée en assistant à ce spectacle inattendu. Il faut souvent déployer des prodiges d'ingéniosité pour occuper les longues heures d'un voyage en mer et souvent des troupes d'artistes s'organisent, qui déploient plus de bonne volonté que de talent. Mais, cette fois, les passagers qui arrivaient de la lointaine Australie n'ont pas eu à se plaindre. Les mœurs des Maoris, leur tactique dans les combats, leur façon de se réjouir, n'ont plus de secrets pour eux. Bien entendu, on s'arra-



Enveloppées de leurs manteaux en fibre de coco, les voyageuses grelottent sur le pont.

chait les babies maoris qui devinrent rapidement les enfants gâtés du bord. Choyés, fêtés par tout le monde, l'Angleterre a dû leur sembler en débarquant un paradis terrestre. MARIN BEAUGEARD.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs de

« Llanos »

par
HENRY LETURQUE

CHAPITRE V (Suite.)

TOUTES ces offres, qui disent la nationalité des passagers et justifient le nom donné au paquebot, sont acceptées aussitôt que faites.

Du reste, par suite d'un phénomène touchant de près à la physiognomonie et qui, dans l'espèce, n'est peut-être qu'une question d'attraction, toutes les femmes jeunes et jolies parient en faveur de Gaspard, et, intérêt laissé de côté, il n'en est pas une qui, dans son for intérieur, ne fasse des vœux pour lui. Par contre, les autres, de même que les représentants du sexe fort, placent leurs fonds sur les cent soixante-dix kilogrammes de Jim.

Seul parmi les hommes, le commandant a tenu pour Gaspard et il dit à qui veut l'entendre :



Toute la troupe amusée se présente souriante devant l'objectif.]

« Non, vraiment, Jim n'aura pas raison; il est un bœuf et l'autre est un tigre. »

Une voix glapit en anglais :

« Deux mille taels ! »

C'est la somme la plus importante proposée jusqu'alors et la nature de l'offre indique l'origine du parieur.

« Pour qui? tonne l'organe d'un insulaire d'outre-Manche.

— Pour le plus fort ! »

Cette réponse du Céleste suscite un fou rire et clôture les paris.

« Allez ! » fait le commandant debout sur la passerelle de quart.

De lui-même, il se déclarait le manager du combat.



LES MAORIS EN VOYAGE

Le vieux chef Meta Taupoeka exécute avec ses fils une danse native sur le bateau qui l'amène en Europe.

Hébété tout d'abord par la surprise, n'ayant rien compris à ce que lui disait le commandant, convaincu que les autorités brésiliennes n'avaient pas eu à s'occuper de lui, Gaspard, indifférent à ce qui se passait, entendant sans voir, voyant sans entendre, réfléchissait et pensait :

« L'avis de Cayenne a poussé jusqu'à Macapa et m'a signalé. Je vais être arrêté et mon extradition va être demandée... certainement la colombe de M^{lle} Marguerite n'a pu regagner Cayenne... Pourtant... »

Un grondement de fauve vient le tirer de sa rêverie.

Le matelot s'avance, ses grands bras étendus, et il les referme en même temps qu'il grimace un rictus féroce.

Il ne rencontre que le vide.

Rappelé à la réalité, Gaspard est vite redevenu le Basque de sa jeunesse et, leste, s'est baissé au moment où Jim croyait le ceinturer :

« Goddam ! je vais lui écraser la tête ! »

L'hercule ferme ses poings et l'un d'eux fonce sur le crâne de Gaspard.

Le jeune homme pivote sur lui-même, évite le coup et, avant que l'autre ait pu renouveler son attaque, il lui saisit les poignets, les emprisonne entre ses doigts et serre... lentement.

L'hercule se met à rire.

Les doigts serrent plus vite, les poignets bleussent dans l'étreinte de ces étaux.

Jim ne rit plus. Ses yeux s'ouvrent tout grands d'une surprise immense, ses traits se contractent, il blêmit sous la douleur et rugit.

« Goddam ! goddam ! goddam ! »

Un craquement d'os se fait entendre, et, les yeux dans les yeux du matelot, tête contre tête, Gaspard lui broie toujours les poignets.

L'homme pousse des hurlements.

« Assez ! grâce ! assez ! »

Gaspard lui ramène les poignets le long des cuisses, et, les yeux exorbités en un effort inouï, les veines de son front près d'éclater, il soulève le colosse à bras tendus, l'enlève au-dessus de sa tête, le balance à trois reprises d'avant en arrière et, dans un effort dernier, lui imprimant un mouvement de bascule, le jette à trois mètres de là, sur le pont, où il reste étendu, la poitrine sifflante, les yeux fous de rage et d'épouvante comme en présence de quelque chose de surnaturel.

Des bravos et des cris saluent cette victoire, un tour de force à peine croyable. Les compagnons de Jim ne l'entendent pas ainsi.

Ils se sont consultés du regard, se sont compris, et, couteau en main, se ruent sur Gaspard.

Soudain, ils se rejettent en arrière.

Avec une prestesse merveilleuse, l'ingénieur s'est baissé devant le plus proche des assaillants, l'a saisi par une jambe, s'est relevé, et s'enfermant dans un moulinet de ce corps qu'il fait tourner au-dessus de lui, a foncé sur le groupe des matelots. Cette fois, ce n'est plus de la stupeur ; c'est de la

folie, et, débordés, les autres s'éparpillent de tous côtés, pendant que, projectile lancé comme par une catapulte, le corps de leur camarade vient, en tournoyant, frapper d'eux d'entre eux qui roulent sur le pont.

« Bandit ! vous allez mourir ! »

Cette insulte et cette menace, le second vient de les lancer d'une voix rageuse. Il prend son revolver et le lève à hauteur de son œil.

Un homme, vêtu d'un cirage de matelot, va lui saisir le poignet, il n'en a pas le temps.

Une jeune fille, apparition de grâce et de beauté, s'est glissée comme une ombre entre Gaspard et le second et dit simplement :

« Depuis quand un officier se fait-il assassin ? »

L'autre semble hésiter, mais une voix tombe d'en haut :

« Monsieur William, bas les armes ! »

Dans cette jeune fille le commandant vient de reconnaître une passagère voyageant avec son oncle, une femme de chambre et un domestique mâle.

Quatre cabines et un salon, c'est une personne considérable, by God !

Au reste, quelques passagers la connaissent et affirment qu'elle est une des plus riches héritières, la plus riche peut-être, de l'Amérique centrale. Orpheline de père et de mère, elle n'a pas d'autre parent que son oncle, retenu depuis vingt-quatre heures dans son appartement par un léger malaise.

Le commandant descend sur le pont et va s'incliner devant la jeune fille, quand un cri les fait se retourner tous deux.

« A toi ! Gaspard ! »

Un matelot, sournois, s'est glissé derrière le jeune homme, a levé son couteau et va le lui planter entre les deux épaules.

Mais le bras reste en l'air.

L'homme au cirage a saisi le matelot par le poignet, le lui a tordu comme une baguette de bois vert, lui a arraché le couteau et, d'un maître coup de pied dans le bas des reins, a envoyé l'homme rouler à dix pas de là.

Au cri, à son nom, Gaspard s'est retourné ; à la vue du couteau levé sur lui, il a eu comme un mouvement de recul et a heurté le filet qui, sur le ponton du pont du paquebot, un navire à spardek, remplace la muraille de bois. Il bascule, il tombe à la renverse en criant :

« Fred ! toi ? »

— Oui, file à terre ! je te rejoins. »

Fred — c'est lui l'homme au cirage — se découvre devant la jeune fille.

« *Senorita*¹, je vous remercie de votre intervention en faveur de mon ami. »

Il se tourne ensuite vers le second.

« Quant à vous, vous pouvez aussi remercier la *senorita*, car si vous aviez seulement blessé mon ami, je vous jure, triple diou bibant ! que je vous aurais plongé mon couteau dans la gorge. »

« Adios², *senorita*. »

1. Mademoiselle.

2. Adieu.

Il s'incline, saute par-dessus le filet quitte son suroît, l'échange contre son béret, dont il se recoiffe, et plonge dans le fleuve.

La jeune fille est subitement devenue toute pâle et regarde, au loin, les deux nageurs maintenant côte à côte et se jouant dans l'eau, aussi à l'aise que des marsouins.

« Quels sont ces hommes ? demande-t-elle au commandant. »

— Je l'ignore, mademoiselle, nous les avons embarqués tous deux à Macapa, comme mécanicien et garçon de salle. L'un serait Français, l'autre, Espagnol ; mais, après ce qui vient de se passer, j'opine à croire qu'ils sont tous deux de même nationalité. »

La jeune fille remercie d'un salut gracieux et s'éloigne, toute pensive.

« Ces hommes-là, mécanicien et garçon de salle, allons donc ! Ce sont, au contraire, de véritables *caballeros*¹. Et puis, l'un d'eux est de la France basque ; il a dit : « triple diou bibant ! »

Elle regarde encore ; les deux hommes touchent la rive, ils sortent de l'eau.

Ses lèvres murmurent :

« Lui... le plus grand... c'est étrange. »

Elle descend l'escalier des cabines au moment où le despachier s'approche du commandant pour lui demander la réponse à transmettre au marconigramme. Derechef, l'officier tire sur sa barbe et il pense... en français :

« Il doit y avoir là une chose énigmatiquement très peu facile à définir correctement, car pour un malade, le malade ne l'est certainement pas. »

« Alors ? »

En réponse à cette question qu'il s'adresse à soi-même, une détonation éclate subitement à l'arrière du paquebot.

Le commandant a déjà braqué ses jumelles.

Un petit bateau apparaît qui semble voler sur l'eau. Il bat pavillon brésilien.

« On jurerait un torpilleur, est-ce que... »

Un nuage blanc vient de se montrer et une seconde détonation ébranle les couches d'air.

« By God ! c'est bien à nous qu'il s'adresse, cet avorton-là... deux coups à blanc... le troisième à boulet... il ne faut pas, goddam ! »

Et de sa plus belle voix, le commandant lance :

« Salut au pavillon ! stop ! machine en arrière ! »

Les ordres aussitôt répétés et exécutés, le pavillon de l'*International* s'abaisse et se relève, les machines s'arrêtent, les hélices cessent de tourner, pour, les unes et les autres, se remettre aussitôt en mouvement mais en sens contraire.

Quelques secondes ont suffi pour immobiliser le paquebot monstre, et, au moment où il cesse de fendre l'eau, le navire brésilien le range à tribord.

C'est un torpilleur du fleuve.

Un éclair traverse le cerveau du commandant.

1. Cavaliers, pris dans le sens d'hommes du monde.

« Il vient m'arraisonner au sujet du Français. »

Sous cette pensée, lancinante comme un trait de feu, il se précipite au bas de l'escalier qui vient d'être abaissé, et, sur son ordre, le second doit empêcher qu'il ne se soit d'approcher de la coupée.

Dès les premiers mots, l'Américain est rassuré.

Après un échange de saluts et de poignées de mains, l'enseigne brésilien se penche à son oreille, et, à voix basse :

« Commandant, n'avez-vous pas reçu un sans fil concernant un Français évadé du lazaret de Macapa? »

— Si, monsieur l'enseigne.

— Je viens chercher l'homme, comment allons-nous faire pour l'embarquer sans éveiller l'attention des passagers?

— Bonne affaire, » pense l'Américain.

A son tour, il raconte à l'officier brésilien ce qui s'est passé.

« Et vous dites, interroge l'autre, que ces individus ont pris terre tous deux sur la rive gauche du fleuve? »

— Il y a une demi-heure à peine.

— Merci, commandant, et bon voyage!

— Merci, monsieur l'enseigne. Et vous, bonne chasse!

Un virage rapide, le torpilleur s'éloigne du paquebot, qui vient de reprendre sa marche.

Vingt passagères entourent déjà le commandant.

« Vous avez dit « chasse », commandant, quelle chasse? »

— Mesdames, le très honorable officier de marine est venu me prévenir que des tribus indiennes du Haut-Amazone se sont déclarées en état de guerre et que l'escadrille du fleuve allait leur donner la chasse.

« Et il a ajouté :

« — Il serait prudent de ne pas laisser débarquer vos passagers dans cette partie du fleuve. »

— Eh bien, crient toutes les passagères, on leur fera un pied de nez du bord à vos Indiens.

— Bonne idée que j'ai eue, murmure l'Américain, cinq ou six escales de moins... traversée réduite de trois jours... diminution considérable dans les dépenses.

« Oui, réellement, c'est une idée merveilleuse. »

Le brave... commerçant imprime à sa barbiche un mouvement de torsion telle, que, sans doute, cette touffe de poils n'a jamais été soumise à si rude épreuve.

CHAPITRE VI

A la garde! — Un brave qui se sauve. — Le poste 59. — M^{me} Vanille est au fort, mais il y a l'agami. — Fred s'habille en sergent de douane. — Rire fou. — Un cadeau. — Cacao vient d'arriver. — Aussi bête que deux pastèques. — Un Buck. Fils de chef. — Quatre-vingt-dix centimes pour un mois de travail. — Retour de Jap. — Pirai. — En route pour le Maroni.

Gaspard et Fred viennent de prendre pied et de gagner la rive.

« Voyons, Fred, dit le premier après une solide poignée de mains, comment se fait-il que je t'aie retrouvé à bord de ce bateau? »

— Tout simplement parce que je t'avais précédé, lors de ton embarquement à Macapa.

— Comment! ce garçon de salle, c'était toi?

— Moi-même, mon grand. »

Puis, à la grande joie de Gaspard, Fred lui dit sa résolution de l'accompagner à la Guyane, sa ruse pour se faire débarquer de la *Belle-Louise* et le moyen qu'il a employé pour s'échapper du lazaret.

Et il conclut :

« La dépêche passée par la télégraphie sans fil me concernait, mais comme j'avais eu soin de me déclarer de nationalité espagnole, et qu'il s'agissait d'un Français; c'est toi qui as étrenné. »

« Il est vrai que tu as pris une jolie revanche sur l'équipage; diou bibant! quelle poigne! »

— N'empêche, Fred, que, sans toi, l'homme au couteau me le plantait bel et bien dans le dos.

— Oh! ça, c'était le quatrième acte du drame. Au moment où tu venais de jouer aux quilles avec le corps du deuxième matelot, le second avait tiré son revolver et le dirigeait vers toi, quand une jeune fille s'est résolument plantée devant lui.

— Ah!

— Oui, et je l'ai remerciée pour toi. Elle se nomme Carmencita, est, paraît-il, immensément riche et voyage avec son oncle, que je n'ai pas vu. Un bien joli nom, une bien jolie figure et, maintenant, il me souvient qu'elle a je ne sais quoi de ressemblant avec... »

Fred s'est interrompu et a tiré brusquement Gaspard derrière un arbre.

« Quoi? demande l'autre.

— Regarde : un torpilleur. »

— Eh bien! fait Gaspard, je ne pense pas qu'on me fasse l'honneur, puisqu'il s'agit de moi, d'envoyer un navire de guerre à ma poursuite. »

Fred ne répond pas. Sa tête seule dépassant la largeur du tronc de l'arbre, il tient ses regards fixés sur l'avant du petit navire.

« J'en étais sûr, c'est lui.

— Qui, lui?

— Le torpilleur 17, celui qui nous a arraisonné à Macapa. Il est lancé à la recherche du paquebot et l'aura rejoint dans une demi-heure. Dix minutes, un quart d'heure au plus pour entendre de la bouche du commandant le récit de ce qui s'est passé, il va venir rôder par ici dans une heure, et, s'il trouve bibi, il lui mettra le grappin dessus et l'emmènera à Macapa.

« Tu as compris? cette fois, bibi, c'est Fred, l'évadé du lazaret.

— Et moi? demande Gaspard.

— Toi, mon grand, tu barbotteras tout seul, et, tout ingénieur que tu es, je crois que tu auras de la peine à te débrouiller. Ça manque à l'École Centrale, un cours de débrouillage dans les forêts vierges; quand tu seras professeur, faudra réparer cet oubli. En attendant, dérapons, il n'est que temps. »

Tous deux s'enfoncent dans la forêt.

« Tu comprends, explique Fred, l'équi-

page du torpilleur ne peut guère s'éloigner du fleuve, et, en nous tenant seulement à deux ou trois kilomètres dans l'intérieur, nous avons chance de leur échapper. »

Une voix lance tout à coup :

« Qui vive? »

Les deux amis sursautent en entendant ce cri de veille, l'annonce certaine du voisinage de gens armés.

« A la garde! » continue la voix.

Plus de doute : ce sont des soldats.

Vêtu seulement d'un pantalon, des espadrilles aux pieds, un homme apparaît qui s'entoure d'un moulinet de son sabre, sa seule arme.

Et il crie :

« N'approchez pas, ou je fais feu! »

Si le geste est celui d'un brave, la pâleur du visage détruit la valeur du geste et il est évident que le soldat perd la tête.

A la grande surprise de Gaspard, Fred court vers l'homme, qui, lui, détale de toute la vitesse de ses jambes.

« Grâce! grâce! implore-t-il en sentant la main du jeune homme l'agripper par un bras, grâce! je ne suis qu'un soldat de douane, et... »

— Eh! imbécile, lui dit Fred, je le sais aussi bien que toi, ce que tu es; ce que je veux connaître, c'est le numéro de ton poste.

— Le... poste... 59. »

Le soldat claque des dents, c'est à peine s'il peut hacher les mots.

« 59! tu as dit 59? répète Fred.

— Oui.

— Et c'est toujours le sergent Cacao qui le commande?

— Toujours, oui; un bien bon chef, un bien aimable... »

— Le connais mieux que toi, Cacao, et combien de temps faut-il pour gagner le poste? »

Le douanier a vite retrouvé son assiette; puisque le nouveau venu connaît son chef, rien à craindre.

Il se met à rire.

« Ah ça! qu'est-ce qui te prend, à toi? »

La voix de Fred est pleine de menaces.

« Faut pas fâcher vous, citoyen contrebandier, reprend l'homme; mais le poste est là, tout près, derrière le *rempart*. »

Son bras droit étendu montre une palissade, haute d'un mètre, formée de nattes entrelacées autour de bambous fichés en terre.

Comme système de fortification, c'est suffisant pour empêcher la volaille de sortir.

Au-dessus de la palissade, se dressent une demi-douzaine de toitures en pailloles. Fred appelle Gaspard.

« Viens vite, nous sommes chez un ami.

— Un ami? » fait l'ingénieur accouru déjà.

Fred s'est tourné vers le soldat douanier.

« Va prévenir Cacao que Fred, le plus jeune fils du capitaine de la *Belle-Louise* est ici. »

Les bras du douanier se lèvent en un grand geste de surprise et sa voix glapit :

« C'est que c'est vrai! je vous reconnais »

bien, massa Fred. Etle capitaine, comment il va? et massa André? et massa le maître d'équipage? et massa tous les matelots?»

Il serre entre ses mains celles du jeune lieutenant.

Fred, s'il eût obéi à son premier mouvement, eût répondu à toutes ces questions par un coup de pied dans le derrière de l'homme, mais il se contient et c'est presque aimable qu'il répond :

« Merci, mon ami, tout le monde va bien; mais, pour l'instant, j'ai absolument besoin de voir Cacao. »

L'autre se gratte la tête.

« C'est que le sergent n'est pas là; il est parti voilà bientôt huit jours.

Il s'est rendu d'abord à la ville pour porter des ballots de poissons salés, et ensuite a dû visiter des seringhaïres, vous savez



LES COUREURS DE « LLANOS »

Gaspard jette son adversaire sur le pont où il reste étendu. (P. 104, col. 1.)

ceux qui récoltent le caoutchouc des forêts vierges pour y prendre des poires de caoutchouc.

tout, promets-moi de ne pas chercher à entrer avant mon retour. »

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

— Et sa femme, à Cacao, elle n'est pas là non plus?

« Pas levée, peut-être. »

Les mots commencent à siffler entre les dents de Fred.

« Mame Vanille est au fort, si, mais... »

— Mais quoi?

— Il y a l'agami. »

Gaspard n'est pas maître d'un éclat de rire.

« Non, lui dit Fred, tu te trompes; l'agami, un camarade à moi, n'est pas ce que tu penses.

— Alors, fait le douanier, vous pouvez entrer. Mame Vanille se lève toujours avec le soleil. »

Fred qui poursuit son idée recommande à Gaspard :

« Restelà et attends-moi un moment; sur-

Palmarès de Notre Concours de Mai

L'AFFAIRE GOUROUX-HOQUET

Il y avait exactement 20 noms d'animaux à trouver par série, soit au total 80 noms. — Nous avons récompensé d'abord les 41 concurrents ayant cité les 80 noms de notre liste, puis ceux qui en avaient omis un. — Les uns comme les autres ont été classés selon qu'ils donnaient, comme solution à la question de classement, un nombre se rapprochant le plus du véritable nombre d'envois qui nous sont parvenus : 2068. Nous avons dû éliminer un certain nombre d'envois dont les auteurs ne s'étaient pas conformés strictement aux conditions du concours.

LAURÉATS

1^{er} Prix : UN PHONOGRAPHE PATHÉ à disques, diaphragme à saphir inusable, avec 6 morceaux choisis.

M. LUCIEN PELLETIER, à Epernay.

2^e Prix : UN EXERCISEUR SANDOW nouveau modèle de la célèbre marque.

M^{me} SIMON, à Paris.

3^e Prix : UNE PENDULETTE nickelée, presse-papier.

M. J. THÉVENET, à St.-Laurent-Jès-Mâcon (Ain).

4^e au 6^e Prix : UNE JUMELLE DE THÉÂTRE.

MM. L. BERNIER, Varennes (Aisne); G. KRÉMP, Rosendaël; CH. TAVELLA, Paris.

7^e et 8^e Prix : UN ARTISTIQUE ENCRIER.

MM. R. FOLLET, Feuquières (Oise); M. GRUSELIN, Epernay.

9^e au 14^e Prix : UNE JOLIE BRÉLOQUE, Marguerite.

MM. L. HUGUES, Asnières; J. CLAVIER, Clichy; J. DESTIBARDE, Mont-de-Marsan; R. PORION, Amiens; R. LECARPENTIER, le Havre; A. GUYOU, Versailles.

SOLUTIONS

1^{re} SÉRIE

VER. Vers dix heures.
 BŒUF. Paimbœuf.
 GÉAI. J'ai eu.
 CHAT. Chagrin.
 LIBELLULE. Libelle, lu le.
 PORC. Porter.
 CONDOR. Qu'on dort.
 GARDON. Regardons.
 PAON. Pendule.
 SAUMON. Un Saut, mon.
 RAT. Rater.
 GRIVE. Gris, venant.
 REQUIN. Requiné.
 CORBEAU. Encore beau.
 BAR. Barbe.
 CANE. Bécane.
 ANCHOIS. En choisissant.
 CARPE. Car petite.
 RAIE. Je pourrais.
 LOIR. Vouloir.

2^e SÉRIE

CHIEN. Chiendent.
 THON. Tombé.
 BÉCASSE. Tombé, casse.
 LAIE. Je l'ai pu.
 SOURIS. Ne me souris.
 PIE. Utopie.
 QUITARDE. Ou tarde trop.
 BARBEAU. Ma barbe au.
 PLIE. Accomplie.
 HÉRON. Et rondement.
 POULE. Capoul.
 COQ. Cocktail.
 BICHE. Acabit, chenapan.
 BREBIS. Glabre, bizarre.
 HYÈNE. Cayenne.
 FAISON. Faisant des.
 FAUCON. Faux compère.
 CACHALOT. Cacha l'origine.
 LOUP. Louche.
 LAMA. L'a marié.

3^e SÉRIE

POU. Epouse.
 MARTE. Marthe.
 OIE. Hoirie.
 VANNEAU. Se pavane au.
 TANCHE. Etanche.
 PINTADE. Pintes à devenir.
 HARENG. Harangue.
 PANTHÈRE. Tympan (terrisol).
 SOLE. Sur le sol. [ble].
 CHAMEAU. Entrechât mau.
 RENNE. Reine. [vais].
 LAPIN. Elle l'a peint.
 PHOQUE. Sulfoque.
 DAIM. D'improviser.
 CHARANÇON. Char en son.
 CORMORAN. Corps mort en.
 BLAIREAU. Deibler au.
 ANGUILE. En guillotinant.
 COUCOU. Cou coupé.
 BUSE. Je ne m'abuse.

4^e SÉRIE

KANGOUROU. Quand Gourroux.
 ARA. Arabesques.
 PERROQUET. Le Père Hoquet.
 SERIN. L'air serin.
 LAMPROIE. Ballants, proie.
 ELAN. S'est élancé.
 MILAN. Entremis l'an.

GOËLAND. De go et l'en.
 CHACAL. Empêcha calme.
 HÉRIBSON. Se bérise : on.
 COULEUVRE. Au cou, l'œuvre.
 PERDREAU. Perd drôlement.
 BÉLIER. Est tombé. Lié.
 RALE. Il râle.

BOULEDOGUE. Au bout : le dogue.
 CYGNE. Sur un signe.
 MORSE. Il mord, ce.
 CARLIN. Car l'inculpation.
 CIGALE. Six galeries.
 ANE. Ah! ne soyez.

LAUREATS

15^e au 20^e Prix : UNE ÉPINGLE DE CRAVATE.

MM. S. FONTAINE, Colombes; MICHALET, Versailles; M^{me} POCHON, Bois-Colombes; H. CLAVIER, Moissy-Cramayel; M. L. DILLOUCOURT, Clichy; J. TROUVÉ, Etampes.

21^e au 40^e Prix : UN VOLUME relié : Le Brick Sanglant.

MM. R. DERAYE, Montataire; J. CRUCHANDEAU, Marseille; J. LEDOUX, La Guerche (Cher); P. UFFOLTZ, Troyes; MARCHAND, Paris; M. DE SCHUTTENBACH, Vanves; M^{me} F. DOLBET, Saint-Lô; MM. M. GONTARD, Marseille; A. CAILLAUX, Souppes (S.-et-M.); F. CONCARD, Vesoul; M. CAILLÈRE, Paris; G. ARNICH, La Neuveville (Vosges); G. AUTOGNE, Creil; A. VISE, Verviers (Belgique); FRANÇOIS, La Neuville; P. DESCOUTURES, Romilly (Aube); J. LERAT, Grenoble; H. ROGUES, Arcachon; V. VINCENT, Passavant; P. DAGUILLON, Arcachon.

41^e au 50^e Prix : UN CANIF.

MM. A. PHÉLUPT, Lonchamp (C.-d'Or); A. PROTOIS, Homécourt (M.-et-M.); FONTAINE-BOULLET, Songeons; C. DELESTRE, Ercé; H. ANCEAU, Colombes; M^{me} BASTARD, Courçon-d'Aunis; M. L. AMIEL, Paris; G. DELESTRE, Craon; A. COUILLEUX, Paris; L. PRIEUR, Paris.

Seeux. — Imprimerie Charaire.

Le Directeur-Gérant : PAUL CHARPENTIER.